



Théodore de Banville

# Odes funambulesques

2003 - Reservados todos los derechos

Permitido el uso sin fines comerciales

**Théodore de Banville**

## **Odes funambulesques**

LA CORDE ROIDE

p33

Du temps que j' en étais épris,  
les lauriers valaient bien leur prix.  
à coup sûr on n' est pas un rustre  
le jour où l' on voit imprimés  
les poèmes qu' on a rimés :  
heureux qui peut se dire illustre !  
Moi-même un instant je le fus.  
J' ai comme un souvenir confus  
d' avoir embrassé la Chimère.  
J' ai mangé du sucre candi

p34

dans les feuillets du lundi :  
ma bouche en est encor amère.  
Quittons nos lyres, érato !  
On n' entend plus que le râteau  
de la roulette et de la banque ;  
viens devant ce peuple qui bout  
jouer du violon debout  
sur l' échelle du saltimbanque !  
Car, si jamais ses yeux vermeils  
ne sont las de voir les soleils  
sans baisser leurs fauves paupières,  
le poète n' est pas toujours  
en train de réjouir les ours  
et de civiliser les pierres.  
En vain les accords de sa voix  
ont charmé les monstres ; parfois  
loin des flots sacrés il émigre,  
las, sinon guéri de prêcher

p35

l' amour aux côtes du rocher  
et la douceur aux dents du tigre.  
Il se demande s' il n' est plus,  
sous les vieux arbres chevelus  
de cette France que nous sommes,  
de l' Océan au pont de Kehl,  
un déguisement sous lequel  
on puisse parler à des hommes ;  
et, voulant protester du moins  
devant les immortels témoins  
en faveur des dieux qu' on renie,  
quoique son âme soit ailleurs,  
il te prend tes masques railleurs  
et ton rire, ô sainte ironie !  
Alors, sur son triste haillon  
il coud des morceaux de paillon,  
pour que dans ce siècle profane,  
fût-ce en manière de jouet,

p36

on lui permette encor le fouet  
de son aïeul Aristophane.  
Et d' une lieue on l' aperçoit  
en souliers rouges ! Mais qu' il soit  
un héros sublime ou grotesque ;  
ô muse ! Qu' il chasse aux vautours,  
ou qu' il daigne faire des tours  
sur la corde funambulesque,  
tribun, prophète ou baladin,  
toujours fuyant avec dédain  
ces pavés que le passant foule,  
il marche sur les fiers sommets  
ou sur la corde ignoble, mais  
au-dessus des fronts de la foule.  
septembre 1856 :  
LA VILLE ENCHANTEE

p37

il est de par le monde une cité bizarre,  
où Plutus en gants blancs, drapé dans son manteau,  
offre une cigarette à son ami Lazare,  
et l' emmène souper dans un parc de Wateau.

Les centaures fougueux y portent des badines ;  
et les dragons, au lieu de garder leur trésor,  
s'en vont sur le minuit, avec des baladines,  
faire un maigre dîner dans une maison d' or.  
C' est là que parle et chante avec des voix si douces,  
un essaim de beautés plus nombreuses cent fois,  
en habit de satin, brunes, blondes et rousses,  
que le nombre infini des feuilles dans les bois !

p38

ô pourpres et blancheurs ! Neiges et rosiers ! L' une  
en découvrant son sein plus blanc que la Jung-Frau,  
cause avec Cyrano, qui revient de la lune,  
l' autre prend une glace avec Cagliostro.  
C' est le pays de fange et de nacre de perle ;  
un tréteau sur les fûts du cabaret prochain,  
spectacle où les décors sont peints par Diéterle,  
Cambon, Thierry, Séchan, Philastre et Despléchin ;  
un théâtre en plein vent, où, le long de la rue,  
passe, tantôt de face et tantôt de profil,  
un mimodrame avec des changements à vue,  
comme ceux de Gringoire et du céleste Will.  
Là, depuis Idalie, où Cypris court sur l' onde  
dans un brougham de nacre attelé d' un dauphin,  
vous voyez défiler tous les pays du monde  
avec un air connu, comme chez Séraphin.  
La belle au bois dormant, sur la moire fleurie  
de la molle ottomane où rêve le chat Murr,  
parmi l' air rose et bleu des feux de la féerie  
s' éveille après cent ans sous un baiser d' amour.

p39

La chinoise rêveuse assise dans sa jonque,  
les yeux peints, et les bras ceints de perles d' Ophir,  
d' un ongle de rubis rose comme une conque  
agace sur son front un oiseau de saphir.  
Sous le ciel étoilé, trempant leurs pieds dans l' onde  
que parfument la brise et le gazon fleuri,  
et d' un bois de senteur couvrant leur gorge blonde,  
dansent à s' enivrer les bibiaderi.  
Là, belles des blancheurs de la pâle chlorose,  
et confiant au soir les rougeurs des aveux,  
les vierges de Lesbos vont sous le laurier-rose  
s' accroupir dans le sable et causer deux à deux.  
La reine Cléopâtre, en sa peine secrète,

fière de la morsure attachée à son flanc,  
laisse tomber sa perle au fond du vin de Crète,  
et sa pourpre et sa lèvre ont des lueurs de sang.  
Voici les beaux palais où sont les hétaires,  
sveltes lys de Corinthe et roses de Milet,  
qui, dans des bains de marbre, au chant divin des lyres,  
lavent leurs corps sans tache avec un flot de lait.

p40

Au fond de ces séjours à pompe triomphale,  
où l' or met des rayons dans les yeux éblouis,  
Hercule enrubanné file aux genoux d' Omphale.  
Et Diogène dort sur le sein de Laïs.  
Salut, jardin antique, ô Tempé familière  
où le grand Arouet a chanté Pompadour,  
où passaient avant eux Louis et La Vallière,  
la lèvre humide encor de cent baisers d' amour !  
C' est là que soupiraient aux pieds de la dryade,  
dans la nuit bleue, à l' heure où sonne l' angelus,  
et le jeune Lauzun, fier comme Alcibiade,  
et le vieux Richelieu, beau comme Antinoüs.  
Mais, ce qui me séduit, et ce qui me ramène  
dans la verdure, où j' aime à soupirer le soir,  
ce n' est pas seulement Phyllis et Dorimène,  
avec sa robe d' or que porte un page noir.  
C' est là que vit encore le peuple des statues  
sous ses palais taillés dans les mélèzes verts,  
et que le choeur charmant des nymphes demi-nues  
pleure et gémit avec la brise des hivers.

p41

Les naïades sans yeux regardent les grands arbres  
pousser de longs rameaux qui blessent leurs beaux  
seins,  
et, sur ces seins meurtris croisant leurs bras de  
marbres,  
augmentent d' un ruisseau les larmes des bassins.  
Aujourd' hui les wagons, dans ces steppes fleuries  
devançant l' hirondelle en prenant leur essor,  
et coupent dans leur vol ces suaves prairies,  
sur un ruban de fer qui borde un chemin d' or.  
Ailleurs, c' est le palais d' Italie et de Grèce  
où règnent des bergers et des dieux demi-nus,  
pour lequel Titien a donné sa maîtresse,  
où Phidias a mis les siennes, ses Vénus !

Et maintenant, voici la coupole féerique  
où, près des flots d' argent, sous les lauriers en  
fleurs,  
le grand Orphée apporte à la Grèce lyrique  
la lyre que Sappho baignera dans les pleurs.  
ô ville où le flambeau de l' univers s' allume !  
Aurore dont l' oeil bleu, rempli d' illusions,  
tourné vers l' orient, voit passer dans sa brume  
des foyers de splendeur étoilés de rayons !

p42

Ce théâtre en plein vent bâti dans les étoiles,  
où passent à la fois Cléopâtre et Lola,  
où défile en dansant, devant les mêmes toiles,  
un peuple chimérique en habit de gala ;  
ce pays de soleil, d' or et de terre glaise,  
cette étrange cité, c' est Athène ou Paris,  
Eldorado du monde, où la fashion anglaise  
importe deux fois l' an ses tweeds et ses paris.  
Pour moi, c' est dans un coin du salon d' Aspasia,  
sur l' album électrique où, parmi nos refrains,  
Phidias et Diaz ont mis leur fantaisie,  
que je rime cette ode en vers alexandrins.  
septembre 1845 :  
LA BELLE VERONIQUE

p43

ce fut un beau souper, ruisselant de surprises.  
Les rôtis, cuits à point, n' arrivèrent pas froids ;  
par ce beau soir d' hiver, on avait des cerises  
et du johannisberg, ainsi que chez les rois.  
Tous ces amis joyeux, ivres, fiers de leurs vices,  
se renvoyaient les mots comme un clair tambourin ;  
les dames, cependant, suçaient des écrevisses  
et se lavaient les doigts avec le vin du Rhin.

p44

Après avoir posé son verre encore humide,  
un tout jeune homme, épris de songes fabuleux,  
beau comme Antinoüs, mais quelque peu timide,  
suppliait dans un coin sa voisine aux yeux bleus.  
Ce fut un grand régal pour la troupe savante  
que cette bergerie, et les meilleurs plaisants

se délectaient de voir un fou croire vivante  
Véronique aux yeux bleus, ce joujou de quinze ans.  
Mais l'heureux couple avait, parmi ce monde étrange,  
l'impassibilité des olympiens ; lui,  
savourant la démence et versant la louange,  
elle, avalant sa perle avec un noble ennui.  
L'ardente causerie agitait ses crécelles  
sur leurs têtes ; pourtant, quoi qu'il en pût coûter,  
ils avaient les regards si chargés d'étincelles  
que chacun à la fin se tut pour écouter.  
- " vraiment ? Jusqu'à mourir ! " s'écriait Véronique,  
en laissant flamboyer dans la lumière d'or  
ses dents couleur de perle et sa lèvre ironique ;  
" et si je vous disais : je veux le Kohinnor ? "

p45

(elle jetait au vent sa tête fulgurante,  
pareille à la toison d'une angélique miss  
dont l'aile des steam-boats à la mer de Sorrente  
emporte avec fierté les cargaisons de lys ! )  
- " chère âme, " répondit le rêveur sacrilège,  
" j'irais la nuit, tremblant d'horreur sous un manteau,  
blême et pieds-nus, voler ce talisman, dussé-je  
ensuite dans le cœur m'enfoncer un couteau. "  
cette fois, par exemple, on éclata. Le rire,  
sonore et convulsif, orageux et profond,  
joyeux jusqu'à l'extase et gai jusqu'au délire,  
comme un flot de cristal montait jusqu'au plafond.  
C'est un hôte ébloui, qui toujours nous invite.  
La fille d'Ève eut seule un éclair de pitié ;  
elle baisa les yeux de l'enfant, et bien vite  
lui dit, en se penchant dans ses bras à moitié :  
- " ami, n'emporte plus ton cœur dans une orgie.  
Ne bois que du vin rouge, et surtout lis Balzac.  
Il fut supérieur en physiologie  
pour avoir bien connu le fond de notre sac.

p46

Ici, comme partout, l'expérience est chère ;  
crois-moi, je ne vaudrais pas la bague de laiton  
si brillante jadis à mon doigt de vachère,  
dans le bon temps des gars qui m'appelaient Gothon ! "  
novembre 1858 :

VARIATIONS LYRIQUES

p47

le carnaval s' amuse !  
Viens le chanter, ma muse,  
sur un rythme gaillard  
du bon Ronsard !  
Et d' abord, sur ta nuque,  
en dépit de l' eunuque,  
fais flotter tes cheveux  
libres de noeuds !  
Chante ton dithyrambe  
en laissant voir ta jambe  
et ton sein arrosé  
d' un feu rosé.

p48

Laisse même, ô déesse,  
avec ta blonde tresse,  
le maillot des Keller  
voler en l' air !  
Puisque je congédie  
les vers de tragédie,  
laisse le décorum  
du blanc peplum,  
la tunique et les voiles  
semés d' un ciel d' étoiles,  
et les manteaux épars  
à saint-Ybars !  
Que ses vierges plaintives,  
catholiques ou juives,  
tiennent des sanhédrins  
d' alexandrins !  
Mais toi, sans autre insigne  
que la feuille de vigne  
et les souples accords  
de ton beau corps,

p49

laisse ton sein de neige  
chanter tout le solfège  
de ses accords pourprés,  
mieux que Duprez !  
Ou bien, mon adorée,  
prends la veste dorée

et le soulier verni  
de Gavarni !  
Mets ta ceinture, et plaque  
sur le velours d' un claque  
les rubans querelleurs  
jonchés de fleurs !  
Fais, sur plus de richesses  
que n' en ont les duchesses,  
coller jusqu' au talon  
le pantalon !  
Dans tes lèvres écloses  
mets les cris et les poses  
et les folles ardeurs  
des débardeurs !

p50

Puis, sans peur ni réserve,  
réchauffant de ta verve  
le mollet engourdi  
de Brididi,  
sur tes pas fiers et souples  
traînant cent mille couples,  
montre leur jusqu' où va  
la rédowa,  
et, dans le bal féérique,  
hurle un rythme lyrique  
dont tu feras cadeau  
à Pilodo !  
Tapez, pierrots et masques,  
sur vos tambours de basques !  
Faites de vos grelots  
chanter les flots !  
Formidables orgies,  
suivez sous les bougies  
les sax aux voix de fer  
jusqu' en enfer !

p51

Sous le gaz de Labeaume  
hurrah ! Suivez le heaume  
et la cuirasse d' or  
de Mogador !  
Et madame panache,  
dont le front se harnache  
de douze ou quinze bouts

de marabouts !  
Au son de la musette  
suivez ange et frisette,  
et ce joli poupon,  
rose pompon !  
Et Blanche aux belles formes,  
dont les cheveux énormes  
ont été peints, je crois,  
par Delacroix !  
De même que la Loire  
se promène avec gloire  
dans son grand corridor  
d' argent et d' or,

p52

sa chevelure rousse  
coule, orgueilleuse et douce ;  
elle épouvanterait  
une forêt.  
Chantez, musique et danse !  
Que le doux vin de France  
tombe dans le cristal  
oriental !  
Pas de pudeur bégueule !  
Amis ! La France seule  
est l' aimable et divin  
pays du vin !  
Laissons à l' Angleterre  
ses brouillards et sa bière !  
Laissons-la dans le gin  
boire le spleen !  
Que la pâle Ophélie,  
en sa mélancolie,  
cueille dans les roseaux  
les fleurs des eaux !

p53

Que, sensitive humaine,  
Desdémone promène  
sous le saule pleureur  
sa triste erreur !  
Qu' Hamlet, terrible et sombre  
sous les plaintes de l' ombre,  
dise, accablé de maux :  
" des mots ! Des mots ! "

mais nous, dans la patrie  
de la galanterie,  
gardons les folles moeurs  
des gais rimeurs !  
Fronts couronnés de lierre,  
gardons l' or de Molière,  
sans prendre le billon  
de Crébillon !  
C' est dans notre campagne  
que le pâle champagne  
sur les coteaux d' Ai  
mousse ébloui !

p54

C' est sur nos tapis d' herbe  
que le soleil superbe  
pourpre, frais et brûlants,  
nos vins sanglants !  
C' est chez nous que l' on aime  
les verres de Bohême  
qu' emplit d' or et de feu  
le sang d' un dieu !  
Donc, ô lèvres vermeilles,  
buvez à pleines treilles  
sur ces coteaux penchants  
pères des chants !  
Poésie et musique,  
chantez l' amour physique  
et les coeurs embrasés  
par les baisers !  
Chantons ces jeunes femmes  
dont le coeur et les âmes  
atirent vers Paris  
tous les esprits !

p55

Chantons leur air bravache  
et leur corset sans tache  
dont le souple basin  
moule un beau sein ;  
leur col qui se chiffonne  
sur leur robe de nonne,  
leurs doigts collés aux gants  
extravagants ;  
leur chapeau dont la grâce

pour toujours embarrasse  
la ville et le faubourg  
de Pétersbourg ;  
leurs peignoirs de barège  
et leurs jupes de neige  
plus blanches que les lys  
d' Amarillys ;  
leurs épaules glacées,  
leurs bottines lacées  
et leurs jupons tremblants  
sur leurs bas blancs !

p56

Chantons leur courtoisie !  
Car ni l' Andalousie,  
ni Venise, les yeux  
dans ses flots bleus,  
ni la belle Florence  
où, dans sa transparence,  
l' Arno prend les reflets  
de cent palais,  
ni l' odorante Asie,  
qui, dans sa fantaisie,  
tient d' un doigt effilé  
le narghilé,  
ni l' Allemagne blonde  
qui, sur le bord de l' onde,  
ceint des vignes du Rhin  
son front serein,  
n' ont dans leurs rêveries  
vu ces lèvres fleuries,  
ces croupes de coursier,  
ces bras d' acier,

p57

ces dents de bête fauve,  
ces bras faits pour l' alcôve,  
ces grands ongles couleur  
de rose en fleur,  
et ces amours de race  
qu' Anacréon, Horace  
et Marot enchantés,  
eussent chantés !  
janvier 1846 :  
PREMIER SOLEIL

p58

Italie, Italie, ô terre où toutes choses  
frissonnent de soleil, hormis tes méchants vins !  
Paradis où l' on trouve avec les lauriers-roses  
des sorbets à la neige et des ballets divins !  
Terre où le doux langage est rempli de diphthongues !  
Voici qu' on pense à toi, car voici venir mai,  
et nous ne verrons plus les redingotes longues  
où tout parfait dandy se tenait enfermé.  
Sourire du printemps, je t' offre en holocauste  
les manchons, les albums et le pesant castor.  
Hurrah ! Gais postillons, que les chaises de poste  
volent, en agitant une poussière d' or !

p59

Les lilas vont fleurir, et Ninon me querelle,  
et ce matin j' ai vu Mademoiselle Ozy  
près des panoramas déployer son ombrelle :  
c' est que le triste hiver est bien mort, songez-y !  
Voici dans le gazon les corolles ouvertes,  
le parfum de la sève embaumera les soirs,  
et devant les cafés, des rangs de tables vertes  
ont par enchantement poussé sur les trottoirs.  
Adieu donc, nuits en flamme où le bal s' extasie !  
Adieu concerts, scotishs, glaces à l' ananas,  
fleurissez maintenant, fleurs de la fantaisie,  
sur la toile imprimée et sur le jaconas !  
Et vous, pour qui naîtra la saison des pervenches,  
rendez à ces zéphyrus que voilà revenus,  
les légers mantelets avec les robes blanches,  
et dans un mois d' ici vous sortirez bras nus !  
Bientôt, sous les forêts qu' argentera la lune,  
s' envolera gaîment la nouvelle chanson ;  
nous y verrons courir la rousse avec la brune,  
et Musette et Nichette avec Mimi Pinson !

p60

Bientôt tu t' enfuiras, ange mélancolie,  
et dans le bas-meudon les bosquets seront verts.  
Débouchez de ce vin que j' aime à la folie,  
et donnez-moi Ronsard, je veux lire des vers.  
Par ces premiers beaux jours la campagne est en fête

ainsi qu' une épousee, et Paris est charmant.  
Chantez, petits oiseaux du ciel, et toi, poète,  
parle ! Nous t' écoutons avec ravissement.  
C' est le temps où l' on mène une jeune maîtresse  
cueillir la violette avec ses petits doigts,  
et toute créature a le coeur plein d' ivresse  
excepté les pervers et les marchands de bois !  
avril 1854 :  
LA VOYAGEUSE

p61

à Caroline Letessier :

I

au temps des pastels de Latour,  
quand l' enfant-dieu régnait au monde  
par la grâce de Pompadour,  
au temps des beautés sans seconde ;

p62

au temps féérique où, sans mouchoir,  
sur les lys que Lancret dessine  
le collier de taffetas noir  
lutte avec la mouche assassine ;  
au temps où la nymphe du vin  
sourit sous la peau de panthère,  
au temps où Wateau le divin  
frète sa barque pour Cythère ;  
en ce temps fait pour les jupons,  
les plumes, les rubans, les ganses,  
les falbalas et les pompons ;  
en ce beau temps des élégances,  
enfant blanche comme le lait,  
beauté mignarde, fleur exquise,  
vous avez tout ce qu' il fallait  
pour être danseuse ou marquise.  
Ces bras purs et ce petit corps,  
noyés dans un frou-frou d' étoffes,  
eussent damné par leurs accords  
les abbés et les philosophes.

p63

Vous eussiez aimé ces bichons  
noirs et feu, de race irlandaise,

que l' on porte dans les manchons  
et que l' on peigne et que l' on baise.  
La neige au sein, le rose aux doigts,  
Boucher vous eût peinte en Diane  
montrant sa cuisse au fond du bois  
et pliant comme une liane,  
et Clodion eût fait de vous  
une provoquante faunesse  
laissant mûrir au soleil roux  
les fruits pourprés de sa jeunesse !  
Car sur les lèvres vous avez  
la malicieuse ambrosie  
de tous ces paradis rêvés  
au siècle de la fantaisie,  
et, nonchalante Dalila,  
vous plaisez par la morbidesse  
d' une nymphe de ce temps-là,  
moitié nonne et moitié déesse.

p64

Vos cheveux aux bandeaux ondes  
récitent de leur onde noire  
des madrigaux dévergondés  
à votre visage d' ivoire,  
et, ravis de ce front si beau,  
comme de vertes demoiselles,  
tous les enfants porte-flambeau  
vous suivent en battant des ailes.  
Tous ces petits culs-nus d' amours,  
groupés sur vos pas, Caroline,  
ont soin d' embellir vos atours  
et d' enfler votre crinoline ;  
et l' essaim des jeux et des ris,  
doux vol qui folâtre et se joue,  
niche sous la poudre de riz  
dans les roses de votre joue.  
Vos sourcils touffus, noirs, épais,  
ont des courbes délicieuses  
qui nous font songer à la paix  
sous les forêts silencieuses,

p65

et les écharpes de vos cils  
semblent avoir volé leurs franges  
à la terre des alguazils,

des manolas et des oranges.

II

au fait, vous avez donc été  
loin de nos boulevards moroses,  
pendant tout ce dernier été,  
sous les buissons de lauriers-roses ?  
Le fier soleil du Portugal  
vous tendait sa lèvre obstinée  
et faisait son meilleur régal  
avec votre peau satinée.  
Mais vous, tordant sur l' éventail  
vos petits doigts aux blancheurs mates,  
vous découpiez Scribe en détail  
pour les rois et les diplomates ;

p66

et, digne d' un art sans rivaux,  
pour charmer les chancelleries,  
vous avez traduit Marivaux  
en mignonnes espiègeries.  
C' est au mieux ! L' astre des cieux clairs  
qui fait grandir le sycomore  
vous a donné de jolis airs  
de bohémienne et de more.  
Vous avez pris, toujours riant,  
dans cet éternel jeu de barres,  
la volupté de l' Orient  
et le goût des bijoux barbares,  
et vous rapportez à Paris,  
ville de toutes les décences,  
les molles grâces des houris  
ivres de parfums et d' essences.  
C' est bien encor ! Même à Turin  
menez Clairville, puisqu' on daigne  
nous demander un tambourin  
là-bas, chez le roi de Sardaigne.

p67

Mais pourtant ne nous laissez pas  
nous consumer dans les attentes !  
Arrêtez une fois vos pas  
chez nous, et plantez-y vos tentes.  
Tout franc, pourquoi mettre aux abois  
cet éden, où le lion dîne  
chaque jour de la biche au bois

et soupe de la musardine ?  
Valets de coeur et de carreau  
et boyards aux fourrures d' ourses,  
loin de vous, sachez-le, Caro,  
tout s' ennuie, au bal comme aux courses.  
Vous nous disputez les rayons  
avec des haines enfantines,  
et jamais plus nous ne voyons  
que les talons de vos bottines.  
Songez-y ! Vous cherchez pourquoi  
ma muse, qui n' est pas méchante,  
m' ordonne de me tenir coi  
et ne veut plus que je vous chante ?

p68

C' est que vos regards inhumains  
ont partout des intelligences,  
et tout le long des grands chemins  
vont arrêter les diligences.  
février 1858 :  
EVOHE, NEMESIS INTERIMAIRE

p69

satire 1 ère, " éveil " :  
puisque la némésis, cette vieille portière,  
court en poste et regarde à travers la portière  
des arbres fabuleux faits comme ceux de Cham,  
laissons Chandernagor, Pékin, Bagdad ou Siam

p70

posséder ses appas, vieux comme sainte Thècle,  
et désabonnons-nous le plus possible au siècle.  
ne pleure pas, public qui lis encor des vers.  
Je ne te dirai pas : les raisins sont trop verts ;  
et, quant à s' en passer, je sais ce qu' on y risque ;  
j' ai fait pour toi l' achat d' une jeune odalisque.  
Celle qui part était infirme à force d' ans :  
elle boitait ; la mienne a ses trente-deux dents,  
l' oeil vif, le jarret souple : elle est blanche,  
elle est nue,  
charmante, bonne fille, et de plus inconnue.  
Elle a le col de cygne et les trente beautés  
que la Grèce exigeait de ses divinités,

et ce ne sont partout, sous sa robe qui pouffe,  
que cheveux d' or, que lys et que roses en touffe.  
La voilà présentée, et, mon bras sous le sien,

p71

nous allons tous les deux, pareils au groupe ancien  
d' une jeune bacchante agaçant un satyre,  
du mieux que nous pourrons jouer à la satire.  
Nous savons, aussi bien que feu Barthélemy,  
sur la lyre à dix voix trouver l' ut et le mi.  
allons ! Parmi les chants, les cris et la tempête,  
ô ma folle, ô ma muse, embouche ta trompette  
qui fouette les carreaux comme un clairon de Sax ;  
sur ton front chevelu mets le casque d' Ajax,  
galope et fais claquer sur les peaux les plus chères  
ton fouet et son pommeau ciselé par Feuchères !  
Lesbienne rêveuse, éprise de Phyllis,  
tu n' as pas, il est vrai, célébré S.....,  
ni fait de Giraudeau ton souteneur en titre ;  
ni dans des vers gazés, qui font rougir un pitre,  
fait éclore, en prenant la flûte et le tambour,  
un édit paternel pour les filles d' amour ;  
ni, comme l' Amphion de ces pignons godiches,  
fait surgir à ta voix les colonnes-affiches.  
Mais enfin, c' est par toi qu' un jour le triolet  
ressuscita des morts et resta ce qu' il est,  
et pour mieux mettre à vif nos modernes linière,

p72

devint une épigramme aiguisée en lanière ;  
on a su par toi seule, en ce Paris élu,  
ce que valent Nérault, Tassin et Gredelu ;  
sur ton rondeau tel barde, imprimé vif chez Claye,  
s' est vu traîner vivant comme sur une claie,  
et par toi ce bel âge apprit, en même temps,  
qu' un nouvel Archiloque est âgé de huit ans.  
Vois, le siècle est superbe et s' offre au satirique :  
géronte dans le sac attend les coups de trique,  
et sera trop heureux, muse aux regards sereins,  
si tu lui fais l' honneur de lui casser les reins.  
Regarde autour de toi ces mille nids d' insectes  
qui fourmillent en paix dans des fanges suspectes,  
et que tu vas fouler aux pieds de ton coursier !  
Messaline, ta soeur, l' amante aux bras d' acier,  
de qui trois cents romains composaient l' ordinaire,

ne serait aujourd' hui qu' une pensionnaire,  
et pourrait concourir pour le prix de vertu.  
Les nôtres ont un Claude imbécille et tortu,  
qui, toujours généreux au degré nécessaire,  
pour les faire oublier donne tant par ulcère.  
Quelle est la Cléopâtre à trois cents francs par mois,

p73

dont l' Antoine en gants blancs, venu de l' Angoumois,  
n' ait pas tous les huit jours quelques perles à  
fondre ?

Lorsque Antoine est mangé, Cléopâtre vers Londres  
vole comme un oiseau, sur l' aile du steamer,  
et, de Waterloo-Road affrontant la rumeur,  
puise à ces fonds secrets que, pour ses amourettes,  
la perfide Albion avance à nos lorettes.

Demande au soleil d' or, qui mûrit les cotons,  
combien notre opéra, refuge de gothons,  
en dévore en un soir pour un ballet féérique,  
et demande à Sappho, la Lélia lyrique,  
dont la lèvre du vent rougit les froids appas,  
si, par quelque hasard, elle ne saurait pas  
quels timides aveux et quelles confidences,  
au mépris de l' archet enragé pour les danses,  
nos petites Laïs, dans les coins hasardeux,  
au bal Valentino chuchotent deux à deux ?

Alcippe a le renom d' un homme littéraire.

Il gagne peu d' argent. Est-il pauvre ? Au contraire.  
Sa femme, une poupée aux petits airs souffrants,  
en cailloux de princesse a deux cent mille francs,  
et, dès le grand matin, porte pour ses sorties

p74

des bottines de soie en couleurs assorties  
à la robe du jour. Alcippe a deux landaus  
et de petits habits qui plissent sur le dos ;  
madame a son lundi ; c' est un groom en livrée  
qui porte à la revue, à bon droit enivrée,  
les tartines d' Alcippe, et ces époux profonds  
ont leur loge au gymnase et leur loge aux bouffons.  
Alcippe, homme de goût, poète et dramatisse,  
est un original extrêmement artiste ;  
il croit sincèrement devoir à son travail  
les dollars que madame a trouvés en détail  
sous les petits coussins d' une amie un peu mûre,

dont pour aucun de nous le boudoir ne se mure.  
Si pourtant le mari, que favorise un dieu,  
veut s' étonner, madame, en souriant un peu,  
répond qu' elle a gagné cet argent à la bourse.  
En peut-on à ce point méconnaître la source !  
L' ange des actions, que chacun invoquait,  
manque à présent de tout, ainsi que bilboquet ;  
et la bourse où madame a gagné, c' est la nôtre :  
c' est la maigreur des uns qui fait un ventre à l' autre.  
Damon... mais à quoi bon fatiguer votre voix !

p75

Muse, n' essayons pas de peindre en une fois  
les immoralités de ce siècle bizarre.  
Nous en avons de reste au quartier saint-Lazare,  
pour remplir largement trois mille feuillets.  
Tant de taureaux de Crète et de serpents pythons  
se dressent à l' envi dans ce grand marécage,  
que nous demanderons du temps pour mettre en cage  
ces monstres de féerie, et pour bien copier  
leurs langues de drap rouge et leurs yeux de papier.  
Voyez les auvergnats, les pairs, les gens de lettres,  
les tom-pouces âgés de quatre centimètres,  
le lézard-violon, le hanneton-verrier,  
le café de maïs, l' annonce Duveyrier,  
le journal vertueux, Aymé, dentiste équestre,  
et là-bas mirliton qui s' érige en orchestre !  
Hilbey ! Carolina ! Toussnel ! Le guano !  
Et mangin ! Et clairville ! Et maître chicoisneau !  
Et la bourse ! Et Madrid ! Et l' odéon ! Et rolle !  
Et le nez de guttière ! Et buloz ! Et l' école  
du bon-sens ! Et le bal des chiens ! Et le journal  
des chasseurs ! janin même, aidé de juvénal,  
y perdrait son latin. Voyez, mademoiselle,

p76

ce qui vous reste à faire, et déployez du zèle.  
Quand, rouge de plaisir et les yeux étoilés,  
ton cheval et ton casque au vent échevelés,  
on te verra courir, ô muse jeune et folle !  
Les critiques eux-même, et les plus vieux, et rolle,  
te suivront d' un regard lascif, ô mes amours !  
Oubliant qu' ils sont vieux et le furent toujours !  
novembre 1845 :  
satire 2 ème " les théâtres d' enfants " :

bonsoir, chère évohé. Comment vous portez-vous ?  
Vous arrivez bien tard ! Comme vos yeux sont doux  
ce soir ! Deux lacs du ciel ! Et la robe est divine.  
Quel écrin ! Vous aimez Diaz, on le devine.  
Vos poignets amincis sortent comme des fleurs  
de cette mousseline aux replis querelleurs ;

p77

ce col simple est charmant, ce chapeau de peluche  
blanche, ce tour de tête avec son humble ruche,  
vous donnent, ma déesse, un air tout virginal,  
et chez vous gavarni complète juvénal.  
Votre joue amoureuse a le duvet des pêches,  
et si jamais l' enfant éros manque de flèches,  
il vous demandera les cils de cet oeil noir.  
Quel dommage qu' il soit déjà samedi soir,  
et qu' il faille chanter, ô ma muse folâtre !  
Car je vous aurais dit : " le feu brille dans l' âtre,  
la verte salamandre y sautille en rêvant ;  
laissons tomber la pluie et soupirer le vent,  
car les sofas sont doux loin des regards moroses,  
et nos verres de vin sont pleins de rayons roses. "  
mais karr seul peut flâner aux grèves d' étretat.  
Un dieu ne nous fit pas ces loisirs : notre état,  
c' est de fouetter au sang, comme croquemitaine,  
tous les petits vauriens, sans prendre de mitaine.  
Nous leur faisons bien peur ! Heureusement je vois  
que mon croquemitaine, avec sa grosse voix,  
avale à belles dents les bonbons aux pistaches,  
porte des bas à jour et n' a pas de moustaches.

p78

La moustache irait mal avec sa douce peau.  
Mais nous perdons du temps ! Jetez là ce chapeau,  
la robe, les jupons ; tirez cette baleine,  
ce bas de cachemire avec sa blanche laine,  
et ces boucles d' oreille et ce petit collier,  
il faut, ma chère enfant, vous mettre en cavalier.  
Nous allons dans un lieu sauvage où, sur mon âme,  
l' on est fort exposée en costume de femme.  
Passez ce pantalon et ces bottines, qui  
viennent de chez Renard et de chez Sakoski ;  
cachez votre beau sein dans un gilet bien juste.  
Ce frac va déguiser tous les trésors du buste.  
Bien. Maintenant, prenez, comme les plus ardents,

le twine sur le bras et le cigare aux dents ;  
faites mordre à propos par l' épingle inhumaine  
vos cheveux d' or. C' est tout. Venez, et dieu nous  
mène !

Le tartare des grecs, où le cruel typhon  
les cent gueules en feu paraît encor bouffon ;  
Tobolsk, la rue aux ours, qui plaît aux réalistes,  
l' enfer, où pleureront les matérialistes,  
la thrace aux vents glacés, le mont Hymalaïa,  
l' hôtel des haricots, Saint-Cloud, Batavia,

p79

Mourzouk, où l' on rôtit l' homme comme une dinde,  
les mines de Norwège et les grands puits de l' Inde,  
asiles du serpent et du caméléon,  
l' Etna, Botany-Bay, l' Islande et l' odéon  
sont des endroits charmants et du pays du tendre,  
à côté de l' endroit où nous allons nous rendre.  
Nulle part, fût-ce même au fond de la cité,  
l' impudeur, la débauche et la lubricité,  
la luxure au front blanc creusé de cicatrices,  
et le libertinage avec ses mille vices,  
ne dansèrent en chœur ballets plus triomphants !  
C' est ce que l' on appelle un théâtre d' enfants.  
figure-toi, lecteur, une boîte malsaine ;  
des lauriers de papier couronnent l' avant-scène,  
et vous voyez se tordre avec un air moqueur  
des camaïeus bleu-tendre à soulever le coeur.  
Quatre violons faux grincent avec la flûte,  
la clarinette beugle, et dans leur triste lutte,  
le cornet à piston survient tout essoufflé,  
comme un cheval boiteux pris dans un champ de blé,  
et qui, les yeux hagards, s' enfuit avec démente.  
Mais le rideau se lève et la pièce commence.

p80

Des petits malheureux affublés d' oripeaux,  
infirmes, rabougris, et suant dans leurs peaux,  
récitent une prose à crier : " à la garde ! "  
et brament des couplets d' une voix nasillarde.  
Le scrofule a détruit les ailes de leur nez ;  
leur joue est molle, et tombe en plis désordonnés,  
les yeux tout chassieux prennent des tons d' absinthe,  
et l' épine dorsale a l' air d' un labyrinthe.  
Ils sautent au hasard comme de petits faons.

Vous homme simple et bon, rien qu' à voir ces enfants  
estropiés sans doute et battus par leurs maîtres,  
vous les plaignez déjà, ces pauvres petits êtres !  
Mais un monsieur bien mis, un abonné du lieu,  
qui hante la coulisse et fait le Richelieu,  
vous apprend que ces nains, dont la race fourmille,  
ont cinquante ans et sont des pères de famille.  
Ils grisonnent ; ils sont comme vous, chers lecteurs,  
gardes nationaux, poètes, électeurs,  
et portent des faux cols ; c' est le vice précoce  
qui les a desséchés comme un pois dans sa cosse ;  
leur femme, déjà vieille, élève un rossignol,  
et l' un d' eux est orné de quelque ordre espagnol.

p81

à ces mots, voyant clair dans ce honteux arcane,  
honnête citadin, vous prenez votre canne,  
et le sage parti, trois fois sage en effet,  
de fuir en maudissant le maire et le préfet,  
à moins que, comme nous, aimant l' allégorie,  
vous ne restiez pour voir la fantasmagorie.  
C' est un spectacle heureux et d' un effet hardi.  
Il ne vous montre pas la lune en plein midi,  
mais il donne le droit d' éteindre les chandelles.  
L' amour est libre alors, et vole à tire d' ailes,  
et l' on peut souhaiter un endroit écarté  
où de n' être pas chaise on ait la liberté.  
Serrez-vous contre moi, chère évohé, ma muse !  
Voici l' heure où bientôt l' habit qui les abuse  
va devenir utile, abominablement.  
Trois fois heureux encor si ce déguisement,  
à dessein médité pour ce moment critique,  
peut éloigner de vous ce public électrique !  
Donc, à ces cris que pousse en mourant la vertu,  
honteuse de mourir sans avoir combattu,  
au bruit de ces soupirs qu' un faible écho répète,  
sauvons-nous au hasard sans tambour ni trompette !

p82

Allons chez nous, ma mie, ô ma muse à l' oeil bleu !  
Et, la main dans la main, lisons au coin du feu,  
cependant qu' au dehors le vent siffle et détone,  
les chants du crépuscule et les feuilles  
d' automne.  
car, tandis que là-bas, l' enfance, sous le fouet,

à de honteux vieillards sert de honteux jouet,  
il est doux de revoir, dans les odes écloses,  
les beaux petits enfants sourire avec les roses,  
et la mère au beau front pour ce charmant essaim  
répandre sans compter les perles de son sein ;  
et d'écouter en soi chanter avec les heures  
l'harmonieux concert des voix intérieures !  
décembre 1845 :

satire 3 ème " l'opéra turc " :  
chère évohé, voici le carnaval qui vient,  
et l'on danse à la fin du mois, s'il m'en souvient.  
Je voulais vous montrer une chose divine,

p83

un domino charmant que Gavarni dessine,  
une surprise, enfin ! Pourquoi venir le soir ?  
Nous n'avons même pas le temps de nous asseoir,  
quand j'aurais, pour rester sur ces divans sublimes,  
encore plus de raisons que vous n'avez de rimes !  
Il faut partir. Prenez votre châte, évohé.  
Si je ne vous savais un coeur très-dévoué,  
et de l'esprit à flots, si vous étiez bégueule,  
je vous engagerais à rester toute seule ;  
car je crois qu'il s'agit d'aller encore un coup  
attaquer un défaut que vous avez beaucoup.  
Vous voyez trop souvent votre amie au king's Charle  
et je vous vois rougir chaque fois que j'en parle !  
Tortille tes cheveux avec des tresses d'or,  
ô ma muse, et volons sur l'aile d'un condor  
jusqu'au pays féérique où les blanches sultanes  
baignent leurs corps polis à l'ombre des platanes,  
et s'enivrent le coeur aux chansons du harem  
sous les rosiers de Perse et de Jérusalem,  
tandis qu'en souriant, les esclaves tartares  
arrachent des soupirs à l'âme des guitares.  
Il était à Stamboul un théâtre enchanteur,

p84

dont le sultan lui-même était le directeur :  
la musique et ses voix, l'altière poésie,  
les danses de l'Espagne et de la molle Asie  
enchantaient, à souhait pour l'extase des sens,  
ce palais ébloui de feux resplendissants.  
Or, le sultan, naguère, en ses jours d'allégresse,  
avait dormi longtemps chez les filles de Grèce,

et, versant des parfums sous le ciel embaumé,  
ainsi que Madeleine avait beaucoup aimé.  
Mais quand l' âge de glace eut fondu cette lave,  
il fut, à son hiver, l' esclave d' une esclave  
qui lui chantait le soir de doux airs espagnols,  
d' une voix douce à faire envie aux rossignols.  
Elle avait les langueurs des filles de la Gaule,  
soit qu' elle soupirât la romance du saule,  
ou quelque chant d' amour plaintif et singulier,  
sous l' habit provoquant d' un jeune cavalier.  
Mais sa pourpre, fatale aux amours des captives,  
buvait le sang vermeil des blanches et des juives,  
et ses regards emplis de force et de douceur,  
demandaient chaque mois la tête d' un danseur.  
Lorsque la favorite, avec ses airs de reine,

p85

apparaissait, portant la couronne sereine  
dont les lys enflammés ruisselaient en marchant,  
tout le peuple ébloui du ballet et du chant  
tremblait devant son doigt noyé dans la dentelle.  
Un seul avait trouvé sa grâce devant elle,  
ardent comme un lion ou comme le simoun,  
un habile chanteur qu' on appelait Medjnoun.  
Or, ce jeune homme avait la perle des maîtresses,  
une blanche houri qui, par ses longues tresses,  
jetait aux quatre vents tous les parfums d' Ophir,  
paupière aux sourcils noirs, prunelles de saphir,  
gazelle pour la grâce indolente des poses,  
nourmahal, dont la lèvre enamourait les roses.  
Medjnoun se demandait quel ange au firmament  
avait fondu pour lui des coeurs de diamant,  
lorsque, par une nuit claire d' astres sans nombre,  
errant par les sentiers du jardin comme une ombre,  
près d' un kiosque doré, que les pâles jasmins  
et les lys aux yeux d' or entouraient de leurs mains,  
et sur lequel aussi dormaient dans la nuit brune  
les blancs rosiers baignés des blancs rayons de lune,  
par la fenêtre ouverte il entendit deux voix.

p86

L' une disait (c' était la favorite) : " oh ! Vois,  
ma Nourmahal ! Jamais le coeur des jeunes hommes  
ne s' attendrit ; mais nous, ma chère âme, nous sommes  
douces ; nos longs cheveux sur nos seins endormis

ont l' air en se mêlant de deux fleuves amis ;  
les rayons de la nuit argentent nos pensées,  
lorsque dans un hamac mollement balancées,  
entrelaçant nos bras, nous chantons deux à deux,  
ou que, nous confiant à des flots hasardeux,  
et laissant l' eau d' azur baiser nos gorges blondes,  
nous en dérobons l' or sous la moire des ondes. "  
la favorite alors, les yeux noyés de pleurs,  
voyait à chaque mot éclore mille fleurs  
sur le sein de l' enfant rougissante et sans voiles,  
et le regard perdu dans ses yeux pleins d' étoiles  
comme les océans du ciel oriental,  
était agenouillée aux pieds de Nourmahal,  
et Nourmahal honteuse, au bout de chaque phrase,  
ramenait sur son cou sa tunique de gaze.  
-" permettez, dit Medjnoun, entrant à la talma,  
" qu' ici je vous salue, et que j' emmène ma  
" maîtresse ; il se fait tard et notre chambre est  
prête.

p87

Medjnoun fut le jour même admis à la retraite.  
ô frères de don Juan ! Dompteurs des flots amers,  
qui déchirez la perle au sein meurtri des mers,  
vous dont l' ardente lèvre eût bu jusqu' à la lie  
les mystères sacrés de gnide et d' idalie,  
avec vos doigts sanglants fouillez l' oeuvre de Dieu,  
et vous ne trouverez jamais, sous le ciel bleu,  
si chaste lèvre, encor pleine de fleurs mi-closes,  
dont la pâle amitié n' ait effeuillé les roses !  
Toi qui, depuis longtemps avec ton pied vainqueur,  
as foulé pas à pas les replis de mon coeur,  
blonde évohé ! Tu sais si j' aime le théâtre.  
Polichinelle seul peut me rendre idolâtre,  
et, lorsque nous prenons des billets au bureau,  
c' est pour voir par hasard, giselle ou Deburau.  
Pour la grande musique, elle est notre ennemie :  
les lauriers sont coupés et j' aime mieux ma  
mie,  
avec la kradoudja, suffisent à nos voeux,  
et le moindre trio fait dresser nos cheveux.  
Eh bien ! Ma pauvre fille, il faut parler musique !  
La basse foudroyante et le ténor phthisique  
nous font l' oeil en coulisse et demandent nos vers ;

p88

duègne au nez de rubis, ingénue aux bras verts,  
ciel rouge, galonné de quinquets pour la frange,  
il faut décrire tout, jusqu' aux arbres orange.  
La clarinette aspire à des canards écrits,  
et le bugle naissant nous réclame à grands cris.  
Donc, samedi prochain, nous dirons à l' Europe  
comment tombe le cèdre au niveau de l' hysope,  
et comment, et par quels joueurs d' accordéon,  
l' opéra, devenu pareil à l' odéon,  
a vu, depuis trois ans, aux stalles dédaignées,  
s' empiler en monceau les toiles d' araignées ;  
et comment il a fait, pour trouver un ténor,  
des voyages plus longs que tous ceux d' Anténor.  
Après tous nos malheurs et ton frac mis en loques,  
tu dois haïr Thalie et toutes ses breloques ;  
mais si tu peux encor me suivre sans frémir,  
je te promets ce soir ce bijou de Kashmir  
qu' un faible vent d' été ride comme les vagues,  
et qui passe au travers des plus petites bagues.

p89

satire 4 e " académie royale de musique " :  
ô parnasse lyrique ! Opéra ! Palais d' or !  
Salut ! L' antique muse, en prenant son essor,  
fait traîner sur ton front ses robes sidérales,  
et défiler en choeur les danses sculpturales.  
Peinture ! Poésie ! Arts encor éblouis  
des rayons frissonnants du soleil de Louis !  
Musique, voix divine et pour les cieus élue,  
ô groupe harmonieux, beaux-arts, je vous salue !  
ô souvenirs ! C' est là le théâtre enchanté  
où Molière et Corneille et Mozart ont chanté.  
C' est là qu' en soupirant la mort a pris Alceste ;  
là, Psyché, toute en pleurs pour son amant céleste,  
a croisé ses beaux bras sur le rocher fatal ;  
là, naïade orgueilleuse aux palais de cristal,  
Versailles, reine encore, a chanté son églogue ;  
là, parmi les détours d' un charmant dialogue.

p90

Angélique et Renaud, Cybèle avec Atys  
ont cueilli la pervenche et le myosotis,  
et la muse a suivi d' un long regard humide  
les amours d' Amadis et les amours d' Armide.

Là, Gluck avec Quinault, Quinault avec Lulli  
ont chanté leurs beaux airs pour un siècle poli :  
là, Rossini, vainqueur des lyres constellées,  
fit tonner les clairons de ses grandes mêlées,  
et fit naître à sa voix ces immortels d' hier,  
ces vieux maîtres : Auber, Halévy, Meyerbeer.  
C' est là qu' Esméralda, la danseuse bohème,  
par la voix de Falcon nous a dit son poème,  
et que chantait aussi le cygne abandonné  
dont le suprême chant ne nous fut pas donné.  
Ici Taglioni, la fille des sylphides,  
a fait trembler son aile au bord des eaux perfides,  
puis la danse fantasque auprès des mêmes flots  
a fait carillonner ses grappes de grelots.  
ô féerie et musique ! ô nappes embaumées  
qu' argentent les willis et les pâles almées !  
ô temple ! Clair séjour de la danse et du luth !  
Parnasse ! Palais d' or ! Grand opéra, salut !

p91

Le cocher s' est trompé. Nous sommes au gymnase.  
Un peuple de bourgeois, nez rouge et tête rase,  
étale des habits de Quimper-Corentin.  
Un notaire ventru saute comme un pantin,  
auprès d' un avoué chauve, une cataracte  
d' éloquence ; sa femme est verte et lit  
l' entr' acte.  
elle arbore de l' or et du strass à foison,  
et renifle, et sa gorge a l' air d' une maison.  
Auprès de ce sujet, dont la face verdoie,  
s' étalent des cous nus, pelés comme un cou d' oie  
plumée ; et, pêle-mêle, au long de tous ces bancs  
traînent toute l' hermine et tous les vieux turbans  
qui, du Rhin à l' Indus, aient vieilli sur la terre.  
J' apprendis que l' un des cous est fille du notaire.  
ô ciel ! Voici, parmi ces gens à favoris,  
un vieux monsieur qui porte un habit de Paris.  
Il a l' air fort honnête et reste bouche close ;  
adressons-nous à lui pour savoir quelque chose.  
C' est une occasion qu' il est bon de saisir.

p92

Moi.  
Monsieur, voudriez-vous me faire le plaisir  
de me dire quels sont ces cous d' oie et ces hommes

jaunes, et dans quel lieu de la terre nous sommes ?  
Je me suis égaré, cette dame est ma soeur.  
Où suis-je ?  
Le Monsieur Qui A L' Air Honnête.  
à l' opéra.  
Moi.  
Vous êtes un farceur !  
Le Notaire Ventru.  
Oui, biche, le rideau que tu vois représente  
le roi Louis Quatorze en seize cent soixante  
douze. Il portait, ainsi que l' histoire en fait foi,  
une perruque avec des rubans. Le grand roi,

p93

entouré des seigneurs qui forment son cortège,  
donne à Lulli, devant sa cour, le privilège  
de l' opéra, qu' avait auparavant l' abbé  
Perrin.  
Un Des Cousins.  
Papa, je crois que mon gant est tombé.  
Le Notaire Ventru.  
ça se nettoie avec de la gomme élastique.  
L' Avoué.  
Oui, madame, j' assigne, et voilà ma tactique.  
Un Avocat.  
On l' appelait au Mans maître Pichu minor  
et moi maître Pichu major.  
M Josse.  
Le koh-innor...  
Un Lampiste à Lunettes D' Or.  
Silence !

p94

Le Bâton Du Régisseur.  
pan ! Pan ! Pan !  
L' Avoué.  
Je ne suis pas leur dupe !  
Second cou.  
Maman, ce gros monsieur veut s' asseoir sur ma jupe.  
La Dame Verte.  
Pince-le.  
Le Notaire Ventru.  
Je ne sais où sera le nouvel  
opéra. C' est, dit-on, à l' ancien que Louvel...  
L' Orchestre.

Tra, la, la, la, la ; ta, la, la, la, lère.

Moi.

Qu' est-ce

que ce bruit-là, monsieur ? Qu' a donc la grosse caisse  
contre ces violons enrhumés du cerveau ?

Et pourquoi préluder à l' opéra nouveau  
par j' ai du bon tabac ?

p95

Le Monsieur Qui A L' Air Honnête.

Monsieur, c' est l' ouverture  
de Guillaume Tell.

Moi.

Ah !

L' Avocat.

Madame, la nature  
de la pomme de terre est d' aimer les vallons.  
Elle atteint dans le Puy la grosseur des melons.  
Premier Cou.

Mon corset me fait mal.

M Canaple Sur La Scène.

" il chante et l' Helvétie  
pleure sa liberté ! "

L' Avocat.

Que la démocratie  
s' organise, on verra tous les partis haineux  
fondre leurs intérêts.

p96

Choeur Général Sur La Scène.

" célébrons les doux noeuds ! "

Second Cou.

Mon cothurne est cassé.

M Don Juan Dans La Loge Infernale.

Veux-tu nous aimer, Gothe ?

Soupons-nous à l' anglais ?

Mlle Gothe Sur La Scène.

Non, c' est une gargote.

Choeur Des Suisses Sur La Scène.

" courons armer nos bras ! "

Un Triangle égaré.

ktsin !

Une Clarinette Retardataire.

trum !

p97

Choeur De Femmes Sur La Scène.

" toi que l' oiseau  
ne suivrait pas ! "

L' Avoué.

Monsieur, ma femme est un roseau  
pour la douceur.

Un Violon Méchant.

vzrumz ! Vzrumz !

M Arnoux Sur Le Théâtre.

hou ! Hou !

M Obin Sur Le Théâtre.

tra, tra.

Premier Cou.

Titine,

le monsieur met son pied le long de ma bottine.

M Arnoux Sur Le Théâtre.

la hou, la hou, la ha.

M Obin Sur Le Théâtre.

tra trou, trou tra, trou, trou !

p98

Le Notaire Ventru.

Monsieur, que pensez-vous du genest de Rotrou ?

Choeur Des Suisses Sur La Scène.

" le glaive arme nos bras ! "

L' Avoué.

Mais ! La pièce est baroque

ce n' est plus tout à fait dans les moeurs de l' époque.

Elle aurait eu besoin d' un bon coup de ciseau.

Le Notaire Ventru.

Hum ! C' est selon.

M Arnoux Sur Le Théâtre.

hou ! Hou !

M Obin Sur Le Théâtre.

tra ! Tra !

Choeur De Femmes Sur La Scène.

" toi que l' oiseau... ! "

Choeur De Femmes Sur La Scène.

" toi qui n' es pas... "

M Arnoux Sur Le Théâtre.

hou ! Hou !

p99

M Obin Sur Le Théâtre.  
tra ! Tra !  
La Dame Verte.  
J' ai chaud aux joues.  
Le Triangle égaré.  
ktsin !  
La Clarinette Retardataire.  
trum !  
Le Notaire Ventru.  
Bibiche, c' est le morceau que tu joues  
sur ton piano.  
Premier Cou.  
ça !  
L' Avoué.  
J' ai dit à Ducluzeau  
ce que c' est que l' affaire.  
M Arnoux Sur Le Théâtre.  
hou ! Hou !  
Choeur De Femmes Sur La Scène.  
" toi que l' oiseau ! ... "

p100

ô ma blonde évohé, ma muse au chant de cygne,  
regarde ce qu' ils font de ce théâtre insigne.  
ô pudeur ! Autrefois, dans ces décors vivants  
où l' oeil voyait courir le souffle ailé des vents,  
l' eau coulait en ruisseaux dans les conques de marbre,  
et le doigt du zéphyr pliait les feuilles d' arbre.  
L' orchestre frémissant envoyait à la fois  
son harmonie à l' air comme une seule voix ;  
tout le corps de ballet marchait comme une armée :  
les déesses du chant, troupe jeune et charmée,  
belles comme Ophélie et comme Alaciél,  
avaient dans le gosier tous les oiseaux du ciel ;  
la danse laissait voir tous les trésors de Flore  
sous les plis des maillots, vermeils comme l' aurore ;  
c' était la vive Elssler, ce volcan adouci,  
Lucile et Carlotta, celle qui marche aussi  
avec ses pieds charmants, armés d' ailes hautaines,  
sur la cime des blés et l' azur des fontaines.

p101

L' audace d' une femme, arrêtant ce concours,  
a remis une bande au bas des jupons courts  
et plongé les ténors au sein de la banlieue.

Cruelle éris, déesse à chevelure bleue,  
déesse au dard sanglant, déesse au fouet vainqueur,  
change mon encre en fiel ; mets autour de mon coeur  
l' armure adamantine, et dans mon front évoque,  
mètre de clous armé, l' iambe d' Archiloque !  
L' iambe est de saison, l' iambe et sa fureur,  
pour peindre dignement ces spectacles d' horreur  
et les sombres détails de ce cloaque immense.  
Vous, mesdames, prenez vos flacons, je commence.  
Un fantôme d' Habneck, honteux de son déchet,  
agite tristement un fantôme d' archet ;  
l' harmonieux vieillard est quinteux et morose :  
il est devenu gai comme Louis Monrose.  
Ses violons fameux que l' on voyait, dit-on,  
pleins d' une ardeur si noble, obéir au bâton,  
l' archet morne à présent et la corde lâchée,  
semblent se conformer à sa mine fâchée ;  
et tout l' orchestre, avec ses cuivres en chaudrons,  
ainsi qu' un vieux banquier poursuivant les tendrons,

p102

ou qu' un vers enjambant de césure en césure,  
lui-même se poursuit de mesure en mesure.  
La musique sauvage et le drôle de cor  
qui guide au premier mai la famille Bouthor ;  
chez notre Deburau, les trois vieillards épiques  
qui font grincer des airs pointus comme des piques ;  
le concert souterrain des aveugles ; enfin  
l' antique piano qui grogne à Séraphin  
et l' orchestre des chiens qu' on montre dans les foires,  
auprès de celui-là charment leurs auditoires.  
Mais si rempli qu' il soit de grincements de dents,  
quels que soient les canards qui barbotent dedans,  
si féroce qu' il semble à toute oreille tendre,  
il vaut mieux que le chant qu' il empêche d' entendre.  
Les choristes, rangés en affreux bataillons,  
marchent ad libitum en traînant des haillons ;  
les femmes, effrayant le dandy qu' elles visent,  
chantent faux des vers faux ; même, elles improvisent !  
ô ruines ! Leurs dents croulent comme un vieux mur,  
et ces divinités, toutes d' un âge mûr,  
dont la plus séduisante est horriblement laide,  
font rêver par leurs os aux dagues de Tolède.

p103

Leurs jupons évidés marchent à grands frous-frous,  
et leur visage bleu, percé de mille trous,  
s' étale avec orgueil comme une vieille cible.  
Les hommes sont plus laids encor, si c' est possible.  
Triste fin ! Si l' on songe, en voyant ces objets,  
que ce choeur endurci vaut les premiers sujets !  
Plus de ténors ! Leur si demande un cataplasme,  
et l' ut, le fameux ut, tombe dans le marasme.  
En vain Pillet tremblant envoya ses zélés  
parcourir l' Italie avec leurs pieds ailés ;  
en vain ils ont fouillé Rome, ville papale,  
Naple, où sous l' oranger des femmes au front pâle  
donnent des rendez-vous aux jeunes cavaliers,  
et, courtisane avec des palais en colliers,  
Venise, où lord Byron, deux fois vainqueur des  
ondes,  
poussait son noir coursier le long des vagues blondes,  
et Florence, où l' Arno, parmi ses flots tremblants,  
mêle l' azur du ciel avec les marbres blancs ;  
jusqu' au golfe enchanteur qu' un paradis limite,  
l' ut ne veut plus lutter, le ténor est un mythe.  
Seul, ô Duprez ! Toujours plus grand, toujours  
vainqueur,  
toujours lançant au ciel ton chant qui sort du coeur,

p104

fièrement appuyé sur ta large méthode  
qui reste, comme l' art, au-dessus de la mode,  
ô Duprez ! ô Robert ! Arnold ! éléazar !  
En voyant les cailloux qu' on met devant ton char,  
et les rivaux honteux que la haine te donne  
lorsque ta voix sublime à la fin t' abandonne,  
toujours maître de toi, tu luttas en héros,  
toujours roi, toujours fort, tandis que tes bourreaux  
inventent vingt ténors devant qui l' on s' incline,  
et qui durent un an, comme la crinoline.  
Ah ! Du moins nous avons la danse, un art divin !  
Et l' homme le plus fait pour être un écrivain,  
célébrât-il Louis et portât-il perruque,  
fût-il Caton, fût-il Boileau, fût-il eunuque,  
ne pourrait découvrir l' ombre d' un iota  
pour défendre à ses vers d' admirer Carlotta.  
Son corps souple et nerveux a de suaves lignes ;  
vive comme le vent, douce comme les cygnes,  
l' aile d' un jeune oiseau soutient ses pieds charmants,  
ses yeux ont des reflets comme des diamants,

ses lèvres à l' éden auraient servi de portes ;  
le jardin de Ronsard, de Belleau, de Desportes,

p105

devant Cypre et Chloris toujours extasiés,  
a, pour les embellir, donné tous ses rosiers.  
Elle va dans l' azur, laissant flotter ses voiles,  
conduire en souriant la danse des étoiles,  
poursuivre les oiseaux et prendre les rayons ;  
et, par les belles nuits, d' en bas nous la voyons,  
dans les plaines du ciel d' ombre diminuées,  
jouer entrelacée à ses soeurs les nuées,  
ouvrir son éventail et se mirer dans l' eau.  
Qu' auriez-vous pu trouver à redire, ô Boileau ?  
Une chose bien simple, hélas ! La jalousie  
nous cache tout ce luxe et cette poésie,  
de même qu' autrefois, par un crime impuni,  
les mêmes envieux cachaient Taglioni,  
cet autre ange charmant des cieus imaginaires.  
Sombre Junon ! Les dieux ont-ils donc des colères ?  
Aimez-vous les décors ? On n' en met nulle part.  
Les vieux servent toujours, percés de part en part,  
et, par la main du temps noircis comme des forges,  
ils pendent en lambeaux comme de vieilles gorges.  
Les arbres sont orange, et dans guillaume tell,  
la montagne est percée à jour comme un tunnel.

p106

Le temple de Robert, ses colonnes en loques,  
s' agite aux quatre vents comme des pendeloques,  
et le couvent a l' air de s' être bien battu.  
Dans la muette enfin, mirabile dictu !  
l' éruption se fait avec du papier rouge  
derrière lequel brille un lampion qui bouge.  
Le machiniste, un sage, ennemi des succès,  
imite à tour de bras le théâtre-français.  
Les travestissements, les changements à vue,  
les transformations sont comme une revue  
de la garde civique : on les manque toujours.  
Les français, l' odéon, sont les seules amours  
du machiniste en chef ; il a cette coutume  
d' étrangler les acteurs en tirant leur costume.  
Quelques-uns sont vivants ; s' ils en ont réchappé,  
c' est que le machiniste une fois s' est trompé,  
et rêvait d' abufar, qu' il voit chaque dimanche.

C' est un homme d' esprit qui prendra sa revanche.  
Enfin on voit maigrir, comme corps de ballet,  
des marcheuses, des rats, peuple jeune et fort laid,  
qui n' ont jamais dansé qu' à la grande-chartreuse,  
et qui, réjouissant de leur maigreur affreuse

p107

les lions estompés au cosmétique noir,  
prennent des rendez-vous pour le souper du soir.  
Nous qui ne sommes pas danseurs, prenons la fuite.  
Allons souper, aussi, mon coeur, mais tout de suite,  
et tâchons d' oublier en buvant de bons vins,  
cet hospice fameux, rival des quinze-vingts.

décembre 1845 :

satire 5 e " l' amour à Paris " :

fillette du grand Daumier ou du sublime Cham,  
toi qui portes du reps et du madapolam,  
ô muse de Paris ! Toi par qui l' on admire  
les peignoirs érudits qui naissent chez Palmyre,  
toi pour qui notre siècle inventa les corsets  
à la minute, amour du puff et du succès !  
Toi qui chez la comtesse et chez la chambrière

p108

colportés Marivaux retouché par Barrière,  
précieuse évohé ! Chante, après Gavarni,  
l' amour et la constance en brodequin verni.  
Dans ces pays lointains situés à dix lieues,  
où l' Oise dans la Seine épanche ses eaux bleues,  
parmi ces saharas récemment découverts,  
quand l' indigène ému voit passer dans nos vers  
ces mots déjà caducs : rat, grisette ou  
lorette,

il se sent vivre, un charme impérieux l' arrête,  
et, l' oeil dans le ciel bleu, ce naturel naïf  
évacue un sonnet imité de Baïf.

Il voit dans le verger qu' il eut en patrimoine  
tourbillonner en chœur les cauchemars d' Antoine ;  
le voilà frémissant et rouge comme un coq ;  
il rêve, il doute, il songe, et tout son Paul De  
Kock

lui revient en mémoire, et, pendant trois semaines,  
fait partir à ses yeux des chandelles romaines  
et dans son coeur troublé met tout en désarroi,  
comme un feu d' artifice à la fête du roi.

La grisette ! Il revoit la petite fenêtre.  
Les rayons souriants du jour qui vient de naître,  
à leur premier réveil, comme un cadre enchanteur,

p109

dorent les liserons et les pois de senteur.  
Une tête charmante, un ange, une vignette  
de ce gai reposoir agace la lorgnette.  
En voyant de la rue un rire triomphant  
ouvrir des dents de perle, on dirait qu' un enfant  
ou quelque sylphe, épris de leurs touffes écloses,  
a fait choir, en jouant, du lait parmi les roses.  
Elle va se lacer en chantant sa chanson,  
lisette ou l' andalouse ou bien mimi pinson,  
puis tendre son bas blanc sur sa jambe plus blanche ;  
les plis du frais jupon vont embrasser sa hanche  
et cacher cent trésors, et du cachot de grès  
la naïade aux yeux bleus glissera sans regrets  
sur sa folle poitrine et sur son col, que baigne  
un doux or délivré des morsures du peigne.  
Ce poème fini, dans un grossier réseau  
elle va becqueter son déjeuner d' oiseau,  
puis, son ouvrage en main, sur sa chaise de paille,  
la folle va laisser, tandis qu' elle travaille,  
l' aiguille aux dents d' acier mordre ses petits doigts ;  
et, comme un frais méandre égaré dans les bois,  
elle entrelacera, modeste poésie,

p110

les fleurs de son caprice et de sa fantaisie.  
C' est ce que l' on appelle une brodeuse. Hélas !  
Depuis qu' en retournant le sept de coeur ou l' as  
dans un estaminet, le premier journaliste  
contre les murs du beau dressa cette baliste,  
combien ces frais croquis, plus faux que des jetons,  
ont fait dans notre ciel errer de Phaétons !  
La grisette, doux rêve ! Elle avait ses apôtres,  
Balzac et Gavarni mentaient comme les autres ;  
mais un jour, roqueplan, s' étant mis à l' affût,  
fit un mot de génie, et la lorette fut !  
Hurrah ! Les Agla ! Les Ida, les charmantes,  
en avant ! Le champagne a baptisé les mantes !  
Déchirons nos gants blancs au seuil de l' opéra !  
Après, la maison-d' or ! Corinne chantera,  
et puis, nous ferons tous, comme c' est nécessaire,

des mots qui paraîtront demain dans le corsaire !  
des mots tout neufs, si bien arrachés au trépas  
qu' ils se rendent parfois, mais qu' ils ne meurent  
pas !

écoutez Céline, reine de la folie,  
qui chante : un général de l' armée d' Italie !  
ah ! Bravo ! C' est épique, on ne peut le nier.

p111

Quel aplomb ! Je l' avais entendu l' an dernier.  
Vive Aspasia ! Athènes existe au sein des gaules !  
Ah ! Nous avons vraiment les femmes les plus drôles  
de Paris ! Périclès vit chez nous en exil,  
et nous nous amusons beaucoup. Quelle heure est-il ?  
évohé ! Toi qui sais le fond de ces arcanes,  
depuis la maison-d' or jusqu' au bureau des cannes,  
toi qui portas naguère avec assez d' ardeur  
le claque enrubanné du fameux débardeur,  
apparaît ! Montre-nous, ô femme sibylline,  
la pâle vérité nue et sans crinoline,  
et convaincs une fois les faiseurs de journaux  
de complicité vile avec les oudinots.

Descends jusques au fond de ces hontes immenses  
qui sont le paradis des auteurs de romances,  
dis-nous tous les détours de ces gouffres amers,  
et si la perle en feu rayonne au fond des mers,  
et quels monstres, avec leurs cent gueules ouvertes,  
attendent le nageur tombé dans les eaux vertes.  
Mène-nous par la main au fond de ces tombeaux !  
Montre ces jeunes corps si pâles et si beaux  
d' où la beauté s' enfuit sans y laisser de trace !

p112

Fais-nous voir la misère et l' impudeur sans grâce !  
Parcours, en exhalant tes regrets superflus,  
ces beaux temples de l' âme où le dieu ne vit plus,  
sans craindre d' y salir ta cheville nacrée.  
Tu peux entrer partout, car la muse est sacrée.  
Mais du moins, évohé, si la jeune Laïs,  
avec ses cheveux d' or, blonds comme le maïs,  
n' enchaîne déjà plus son amant Diogène ;  
dans ces murs, d' où s' enfuit l' esprit avec la gêne,  
si leur Alcibiade et leur sage Phryné  
abandonnent déjà ce siècle nouveau-né,  
si dans notre Paris leur Athènes est bien morte,

dans les salons dorés où se tient à la porte  
la noble courtoisie, il est plus d' un grand nom  
qui dérobe la grâce et l' esprit de Ninon.  
Là, l' amour est un art comme la poésie :  
le caprice aux yeux verts, la rose fantaisie  
poussent la blanche nef que guident sur son lac  
Anacréon, Ovide et le divin Balzac,  
et mènent sur ces flots, célébrés par Horace,  
la volupté plus belle encore que la grâce !  
ô doux mensonge ! Avec tes ongles déjà longs,

p113

tâche d' égratigner la porte des salons,  
et peins-nous, s' il se peut, en paroles courtoises,  
les amours de duchesse et les amours bourgeoises !  
Dis l' enfant chérubin tenant sur ses genoux  
sa marraine aujourd' hui moins sévère ; dis-nous  
la nouvelle Phryné, lascive et dédaigneuse,  
instruisant les d' espard après les maufrigneuse ;  
dis-nous les nobles seins que froissent les talons  
des superbes chasseurs choisis pour étalons ;  
et comment Mess..... encore extasiée,  
au matin rentre lasse et non rassasiée,  
pâle, essoufflée, en eau, suivant l' ombre du mur,  
tandis que son époux, orateur déjà mûr,  
dans son boudoir de pair désinfecté par l' ambre,  
interpelle un miroir en attendant la chambre !  
Ah ! Posons nos deux mains sur notre coeur sanglant !  
Ce n' est pas sans gémir qu' on cherche, en se troublant,  
quelle plaie ouvre encor, dans l' éternelle Troie  
l' implacable Vénus attachée à sa proie !  
Quand il parle d' amour sans pleurer et crier,  
le plus heureux de nous, quel que soit le laurier  
ou le myrte charmant dont sa tête se ceigne,

p114

sent grincer à son flanc la blessure qui saigne,  
et se plaindre et frémir avec un ris moqueur,  
l' ouragan du passé dans les flots de son coeur !  
février 1846 :  
satire 6 e " une vieille lune " :  
Moi.  
Chère infidèle ! Eh bien, qu' êtes-vous devenue ?  
Depuis quinze grands jours vous n' êtes pas venue !  
Chaque nuit, à l' abri du rideau de satin

ma bougie en pleurant brûle jusqu' au matin ;

p115

je m' endors sans tenir votre main adorée,  
et lorsque vient l' aurore en voiture dorée,  
je cherche vainement dans les plis des coussins  
les deux nids parfumés où s' endorment vos seins,  
comme de doux oiseaux sur le marbre des tombes.  
Qu' en faisiez-vous là-bas de ces blanches colombes !  
Et tu ne m' aimes plus.  
évohé.

Je vous aime toujours.

Moi.

Un corset un peu juste, une étroite chaussure  
ont-ils égratigné d' une rose blessure  
tes beaux pieds ou ton corps, ces parterres de lys ?  
Un drap trop dur, froissé par tes ongles polis,  
a-t-il enfin meurtri, dans ses neiges tramées,  
ces bijoux rougissants, pareils à des camées ?  
As-tu brisé ta lyre en chantant kradoudja ?  
ou bien, dans ces doux vers que l' on aimait déjà,  
ta soubrette Vénus a-t-elle d' aventure  
en te frisant le soir, plié ta chevelure ?  
As-tu perdu ta voix et ton gazouillement ?

p116

évohé.

Je suis harmonieuse et belle, ô mon amant !  
Le drap tissu de neige et la chaussure noire  
n' a pas mordu mes pieds ni mes ongles d' ivoire ;  
ma soubrette Cypris, qui m' aime quand je veux,  
n' a pas coupé nos vers pour plier mes cheveux ;  
on admire toujours les cent perles féeriques  
et les purs diamants de mes écrins lyriques :  
les cupidons ailés me servent d' échansons,  
et ma lyre d' argent est pleine de chansons.

Moi.

Pourquoi donc as-tu fui la guerre, toi si brave !  
On reprend abufar et lucrèce, on te brave !  
Pends-toi, grillon ! lucrèce, enfin deux  
abufar !  
et ce bache espagnol ivre de néufar,  
Damon, ce grand auteur dont la muse civile  
enchanta si longtemps et Lecourt et Clairville,  
est photographié pour ses talents divers.

Le Tarn au loin gémit et demande tes vers.  
évohé.  
N' as-tu donc point appris la fameuse nouvelle

p117

que l' aveugle déesse, en enflant sa grande aile,  
emporte aux quatre coins de l' univers connu ?  
Moi.  
Non.  
évohé.  
Tremblez, terre et cieux ! Le maître est revenu.  
Némésis-Astronome assemble ses vieux braves,  
Barberousse s' abat au milieu des burgraves,  
Barthélemy rayonne, allumant son fanal,  
cloué, dernier pamphlet, à son dernier journal !  
Sa muse a, réveillant la satire latine,  
comme un titan vaincu foudroyé Lamartine ;  
pareille aux grands parleurs d' Homère et de Hugo,  
des rocs du feuilleton, la dure virago  
sur ce cygne plus doux que les cygnes d' Athènes  
fait couler à grand bruit ces paroles hautaines :  
" rimeur, que viens-tu faire au milieu du forum ?  
Cet acte audacieux blesse le décorum.  
Reste avec tes pareils ! Les gens de ta séquelle  
ne sont bons qu' à rimer une ode, telle quelle !  
Tu chantes l' avenir ! Le présent est meilleur.

p118

Ce qui te convenait, ô divin rimailleur,  
c' était, ambitieux du laurier de Pindare,  
d' aller au mont Horeb pincer de la guitare  
pour ton roi légitime, ou plutôt d' arranger  
des vers de confiseur au fidèle-berger.  
mais ta loi sociale est une rocambole,  
et Fourier n' est qu' un âne à côté de Chambolle.  
Tombe ! Et le front meurtri par mon divin talon,  
souviens-toi désormais d' admirer Odilon. "  
ainsi par ses gros vers, Némésis-Astronome,  
du poète sacré, déjà plus grand qu' un homme,  
a brisé fièrement les efforts superflus.  
Moi.  
Tiens ! Je n' en savais rien.  
évohé.  
Lamartine non plus.  
Bois, ô mon jeune amant ! Les larmes que je pleure,

si Némésis renaît, il faut donc que je meure ?

Moi.

Ta lèvre a le parfum du rosier d' Orient  
où l' aurore a caché ses perles en riant ;

p119

cette bouche folâtre est pleine de féeries,  
et, comme un voyageur dans des plaines fleuries,  
mon coeur s' est égaré parmi ses purs contours.  
évohé.

Si je chantais encor, m' aimeriez-vous toujours ?

Moi.

Eh ! Que nous fait à nous Némésis-Astronome ?  
Nous, et Barthélemy que le siècle renomme,  
nous avons deux tréteaux dressés sous le ciel bleu,  
deux magasins d' esprit : le sien ressemble à feu  
le théâtre-français ; une loque de toile  
y représente Rome ou bien l' arc-de-l' étoile,  
au choix. Sur le devant, de lourds alexandrins,  
portant tout le harnois classique sur les reins,  
casaques abricot, casques de tragédie,  
déclament, et s' en vont quand on les congédie :  
ce genre sérieux n' a pas un grand succès ;  
on y bâille parfois, mais c' est l' esprit français ;  
cela craque partout, mais c' est la bonne école,  
et cela tient toujours avec un peu de colle.

p120

Si quelque spectateur pourtant semble fâché,  
on lui répond : Voltaire ! Et le mot est lâché.  
Mais nous, nous travaillons pour un public folâtre.  
En haillons ! En plein vent ! Nous sommes le théâtre  
à quatre sous, un bouge. Aux regards des titis  
nous offrons éléphants, diables et ouistitis :  
dans notre drame bleu, la svelte colombine  
a cent mille oripeaux pour cacher sa débine.  
Ses paillettes d' argent et son vieux casaquin  
éblouissent encor ce filou d' arlequin ;  
on y mord, et parfois la gorge peu sévère  
sort de la robe, et luit sous les colliers de verre.  
Pour moi, sur ce théâtre où le bon goût n' est pas,  
paillasse enfariné, je m' escrime à grands pas ;  
et quand le vieux cassandre y passe à l' étourdie,  
au lieu de feindre un peu, comme la tragédie,  
de percer d' un poignard ce farouche barbon,

je lui donne des coups de trique, pour de bon !  
Sur cette heureuse scène, on voit le saut de carpe  
après le saut de sourd ; et Rose, sans écharpe,  
s' y montre à ce public trois fois intelligent,  
faisant la crapaudine au fond d' un plat d' argent.

p121

La fée azur, tenant le diable par les cornes,  
y court dans son char d' or attelé de licornes ;  
l' ange y dévore en scène un cervelas ; des feux  
de bengale, des feux charmants, roses et bleus,  
embrasent de rayons cette aimable folie,  
et l' on y voit passer Rosalinde et Cécile !  
évoqué.

Eh bien ! Donc, à vos rangs, guignols et bilboquets !  
Ouvrons la grande porte ! Allumons les quinquets !  
Mets ton collier de strass, reine de Trébizonde !  
Entrez, entrez, messieurs ! Entrez ! Suivez le monde !  
Hurrah, la grosse caisse, en avant ! Patapoum !  
Zizi, boumboum ! Zizi, boumboum ! Zizi, boumboum !  
Venez voir colombine et le génie, ou l' hydre  
en mal d' enfant ! orgeat, de la bière, du cidre !

janvier 1846 :

LES FOLIES NOUVELLES

p122

préface :  
élite du monde élégant,  
qui fuis le boulevard de gand,  
ô troupe élue,  
pour nous suivre sur ce tréteau  
où plane l' esprit de Wateau,  
je te salue.  
Te voilà ! Nous pouvons encor  
te dévider tout le fil d' or  
de la bobine !  
En un rêve matériel,  
nous te montrerons Ariel  
et colombine.

p123

Dans notre parc aérien  
s' agite un monde qui n' a rien

su de morose :  
bouffons que l' amour, pour son jeu,  
vêtit de satin rayé, feu,  
bleu-ciel et rose !  
Notre poëme fanfaron,  
qui dans le pays d' Obéron  
toujours s' égare,  
n' est pas plus compliqué vraiment  
que ce que l' on songe en fumant  
un bon cigare.  
Tu jugeras notre savoir  
tout à l' heure, quand tu vas voir  
la pantomime.  
Je suis sûr que l' Eldorado  
où te conduira Durandean  
sera sublime.

p124

Car notre Thalie aux yeux verts,  
qui ne se donne pas des airs  
de pédagogue,  
a tout Golconde en ses écrins :  
seulement, cher public, je crains  
pour son prologue !  
Oui ! Moi qui rêve sous les cieux,  
je fus sans doute audacieux  
en mon délire,  
d' oser dire à l' ami Pierrot :  
tu seras valet de Marot,  
porte ma lyre !  
Mais quoi ! Je suis bien accoté.  
N' ai-je pas là, pour le côté  
métaphysique,  
Paul, français vraiment né malin !  
Puis voici kelm, et trivelin  
fait la musique !

p125

Berthe, Lebreton, Mélina,  
avec Suzanne Senn, qui n' a  
rien de terrestre,  
dansent au fond de mon jardin  
parmi les fleurs, et Bernardin  
conduit l' orchestre !  
écoute Louisa Melvil !

N' est-ce pas un ange en exil  
que l' on devine  
sous les plis du crêpe flottant,  
lorsqu' elle chante, et qu' on entend  
sa voix divine ?  
Ravit-elle pas, front vermeil,  
avec ses cheveux de soleil  
lissés en onde,  
le paysage triomphant,  
belle comme Diane enfant,  
et blanche ! Et blonde !

p126

Pour ces accords et pour ces voix,  
pour ces fillettes que tu vois,  
foule choisie,  
briller en leur verte saveur,  
daigne accueillir avec faveur  
ma poésie !  
Car, sinon mes vers, peu vantés !  
Du moins tous ces fronts inventés  
pour qu' avril naisse,  
comme en un miroir vif et clair,  
te feront entrevoir l' éclair  
de la jeunesse !  
octobre 1854 :

p127

la scène est au petit spectacle de mon ami Pierrot,  
le jour de l' ouverture. Le théâtre représente un  
décor : un jardin de Wateau, peint par Cambon.  
au lever du rideau, la scène est vide. On entend  
dans la coulisse le bruit d' un corps qui tombe  
par terre, puis des cris de détresse. Arrive un  
homme chiffonné, aveuglé, couvert de plâtre, avec  
un chapeau bossué : c' est le bourgeois.  
scène première :  
Un Bourgeois.  
Au meurtre ! épargnez un bourgeois !  
voyant que personne ne le poursuit, il se rassure  
un peu, se tâte, examine ses vêtements d' un air  
piteux, et continue.  
j' ai donné contre  
un mur, et j' ai cassé le verre de ma montre !  
Mon chapeau défoncé s' est tout aplati sur

ma tête. C' en est fait, je suis mort, à coup sûr !  
Non, je ne suis pas mort, mais je suis plein de plâtre.  
Où suis-je ? C' est l' enfer, ou bien c' est un théâtre !  
Oui, voilà des décors. Que c' est vilain de près !

p128

Un ancien a raison de dire en mots exprès  
que, même à soixante ans, un homme n' est pas sage !  
au public, confidentiellement.  
je crois sans plus d' affaire enfile un passage,  
(je venais de dîner au prochain restaurant ; )  
j' entre, je m' aplatis le nez contre un torrent !  
Je crève une forêt, et ma jambe, qu' attrape  
un câble, s' engloutit dans le trou d' une trappe !  
Mon père l' exprimait judicieusement :  
" quoiqu' on y voie, avec leur sourire charmant,  
des femmes, aux regards célestes, aux cous lisses,  
on ne se saurait trop méfier des coulisses :  
on peut trop aisément s' y faire estropier ! "  
apercevant la salle.  
mais je n' avais pas vu cela ! Sac à papier !  
Le bel endroit ! Quelle est cette superbe salle ?  
Quel luxe ! Ma surprise est vraiment colossale !  
Je ne reconnais rien du tout ; pourtant je sais  
qu' ici je ne suis pas au théâtre-français !  
S' il passait dans ces lieux, où le hasard m' amène,  
en prud' homme.  
quelque acteur, un suppôt de l' art de Melpomène,

p129

je saurais si ces murs, qui n' ont rien de mesquin,  
abritent le cothurne ou bien le brodequin !  
Distinction utile, et même principale !  
apercevant Pierrot, qui paraît au fond.  
justement, j' en vois un qui vient. Comme il est  
pâle !  
On dirait un malade, avec son blanc sarrot !  
scène ii :  
Le Bourgeois, Pierrot.  
Le Bourgeois, à Pierrot, qui s' est avancé,  
avec intérêt.  
monsieur est souffrant ?  
Pierrot exprime que non.  
non ! Tant mieux.  
Pierrot montre au bourgeois un écriteau avec

ces mots : je suis Pierrot.  
Le Bourgeois, lisant l' écriteau.  
" je suis Pierrot ! "  
avec admiration.  
il est Pierrot ! Dieux c' est ici que Pierrot loge !  
Il est Pierrot !

p130

à Pierrot.  
monsieur, cela fait votre éloge.  
monsieur, mime Pierrot, vous êtes trop bon, et  
vous êtes même joli, pour un birbe accablé de  
caducité.  
Vous dites que je suis joli pour un barbon,  
et que je suis trop bon ! Je ne suis pas trop bon,  
car votre accueil m' enchante, et, depuis ma naissance,  
je désirais l' honneur de votre connaissance !  
Pierrot s' incline et exprime qu' il est flatté  
de ce compliment.  
et... vous ne parlez pas ?  
Pierrot fait signe que non.  
non ? Les gens bienséants  
parlent fort peu !  
changeant la conversation.  
quelle est la muse de céans ?  
Pierrot exprime que c' est la folie.  
la folie ? Ah ! Vraiment ! Votre salle est divine !  
Son aspect est gai comme un pinson !  
Pierrot exprime qu' elle dépasse toutes les  
merveilles du monde, et que Louis Xiv lui-même,  
bien qu' il ressemblât au soleil, n' en avait pas de  
plus splendide.  
je devine.

p131

Vous me dites que, même au temps du roi Louis,  
rien d' aussi magnifique, aux regards éblouis  
ne parut !  
Pierrot exprime qu' il a fallu dépenser des  
capitiaux considérables pour arriver à construire  
un pareil édifice.  
ah ! Fort bien ! Je vous entends. Nous sommes  
d' accord. Il a fallu donner de fortes sommes  
pour la faire, éventrer d' énormes galions,  
et mettre des ducats dessus des millions !

Pierrot exprime que c' est bien cela et que le bourgeois ne se trompe pas.  
quel genre voulez-vous jouer ? La tragédie ?  
C' est un genre français, excellent quoi qu' on die !  
Pierrot fait la parodie d' un acteur tragique, puis il dit que, malgré toute sa sympathie pour la haute littérature, il ne croit pas devoir s' y consacrer.

non ! Le drame ?

Pierrot fait la parodie d' un acteur de drame.  
il se promène à grands pas. ô ciel, dit-il,  
où peut être ma fille ! à ce moment le bourgeois tire sa tabatière pour prendre une prise.  
Pierrot lui prend sa tabatière. Oh ! Dit-il,  
cette petite croix d' or ! Mais alors tu es ma fille ! Je suis ta mère ! C' est superbe, ajouta  
Pierrot, mais je ne veux pas de cela non plus, je préfère des comédies plus gaies.

non plus ?

ma foi non, dit Pierrot.

ah ! Vous ne voulez pas

p132

marcher toujours en deux, fendus comme un compas,  
et faire trembler tout, jusques à la Bastille,  
pour crier à la fin : " ciel ! Ma mère ! Ma fille ! "  
ma foi non, dit Pierrot.

le vaudeville ?

Pierrot en riant fait signe que non.

non ! Vous avez trop d' esprit.

à Pierrot, avec les ménagements qu' on emploie  
auprès d' une personne à qui l' on veut dire  
quelque chose de désagréable.

cher Monsieur Pierrot, nul jamais ne vous comprit  
aussi bien que je fais, grâce au style, sublime  
et touchant à la fois, de votre pantomime.

Mais,

avec hésitation.

quoiqu' elle me rende extrêmement content,  
ne pourrais-je causer avec quelque habitant  
de ce petit endroit cher à la fantaisie,  
en simple prose, ou même en simple poésie ?

ah ! Dit Pierrot, c' est très-facile, j' ai votre  
affaire. Il va à une coulisse et semble appeler  
familièrement quelqu' un. Aussitôt paraît le lutin  
des folies-nouvelles, cheveux au vent, couleur

d' or, regard et sourire extasiés, personnification  
de ce qu' ont de plus adorable le caprice et la  
fantaisie.

p133

Le Bourgeois, apercevant le lutin.  
mais quel est cet éclair en habit de gala ?  
Comme je clorais bien avec ce démon-là  
le chapitre éternel de mes mélancolies !  
scène iii :

Le Bourgeois, Pierrot, Le Lutin.

Le Lutin.

Moi ? Je suis le lutin des nouvelles folies !  
Chantons, rions, dansons, tâchons de vivre encor !  
Voyez mes grands cheveux faits de lumière et d' or !  
Et mes yeux ! Des tisons d' enfer ! Voyez mes lèvres  
où l' amour et la lyre ont mis toutes leurs fièvres !  
Mes bijoux ! Mes habits où ruissellent des fleurs !  
Pleurez-vous, cher monsieur ? Je viens sécher les  
pleurs !  
écoutez mes chansons de danseuse bohème !  
Et surtout, aimez-moi d' abord : je veux qu' on m' aime !  
Laissez-moi folâtrer, bacchante, avec mes soeurs,  
et je vous verserai ce vin, cher aux penseurs  
saintement couronnés de raisins et de lierre,  
dont s' enivrait Lesage et que goûtait Molière !

p134

c' est une idée, dit Pierrot. Et il va chercher  
au fond du théâtre une table sur laquelle sont  
placés un broc et des verres.

Le Bourgeois.

Buvons-en ! Buvons-en beaucoup !

Le Lutin, élevant son verre plein de vin.

à ta santé,

ô bourgeois, cher public, d' un sourire enchanté !

Toi qui de me comprendre es encore seul digne !

Toi qui rêves, poète, accoudé sous ma vigne !

Préfère mes rosiers à la blancheur des lys !

J' ai réjoui ton père et je berce ton fils !

Aime-moi chancelante, et pourtant sérieuse !

Je suis la farce antique, immortelle et joyeuse,

et tous mes serviteurs furent tes échansons.

Trinquons ! Au vin de France !

Le Bourgeois.

Au franc rire !  
Le Lutin.  
Aux chansons !  
elle chante, en tendant son verre à Pierrot qui  
lui verse du vin.

p135

chansons :

i  
au fond du vin se cache une âme !  
Pierrot, dans le cristal vermeil  
verse-moi la liqueur de flamme :  
c' est le printemps, c' est le soleil !  
Elle enivre notre souffrance  
sur cette terre où nous passons !  
Amis ! Vivent les vins de France  
et le délire des chansons !

ii  
avec leur parure choisie,  
avec leurs beaux fronts empourprés,  
la musique et la poésie  
sortiront de ces flots sacrés.  
La joie et la blonde espérance  
les versent à leurs nourrissons !  
Amis ! Vivent les vins de France  
et le délire des chansons !

p136

après le premier couplet, le bourgeois transporté  
a tendu son verre à Pierrot, mais celui-ci, trop  
occupé à écouter, a oublié d' y rien verser. Après  
le second couplet, le bourgeois tend encore son  
verre. Cette fois Pierrot le remplit de vin avec  
empressement ; mais, dans son enthousiasme, il le  
vide lui-même au grand désappointement du bourgeois.  
Le Bourgeois, au lutin.  
lutin, je vous adore !  
à Pierrot.  
allons, je suis fou d' elle !  
cherchant à rassembler ses souvenirs, au lutin.  
pourtant si ma mémoire est encore fidèle,  
vous n' aviez pas jadis cet habit provoquant !  
Je vous voyais, c' était... non, je ne sais plus quand,  
dans de grands corridors, mais longs de plusieurs  
aunes !

Votre robe était verte, avec des rubans jaunes !  
Et puis, vos matelas n' étaient pas bien cardés !  
Le Lutin, souriant.  
ah ! Ma mère ! La salle ancienne ! Regardez.  
on voit entrer une grande femme, dont le costume  
de folie, vert et jaune, rappelle l' ancienne  
décoration des folies concertantes.

p137

scène iv :

Le Bourgeois, Pierrot, Le Lutin,  
L' Ancienne Salle.

chanson :

L' Ancienne Salle.

I

non, messieurs, sur ma parole,  
je n' étais pas belle, mais  
aussi comme j' étais folle !  
Le jupon troussé, j' aimais  
le rire et la gaudriole !  
Je chantais Sancho Pança !  
Le Bourgeois.  
Oui, je me souviens de ça !  
L' Ancienne Salle.  
Avec une gaîté rare  
alors je vous amusais,  
puis je grattais ma guitare  
et je disais... je disais...  
digue, digue, don.  
refrain dont l' acteur Kelm a le secret.

p138

ii

L' Ancienne Salle.

J' avais encor la voix nette,  
les yeux d' étincelles pleins ;  
et je jetais ma cornette  
par-dessus tous les moulins,  
et jamais marionnette  
plus haut ne se trémoussa !  
Le Bourgeois.  
Oui, je me souviens de ça !  
L' Ancienne Salle.  
Avec une gaîté rare  
alors je vous amusais,

puis je grattais ma guitare,  
et je disais... je disais :  
digue, digue, don.  
refrain de Kelm.  
Le Lutin, au bourgeois.  
eh bien, que dites-vous de sa voix ?  
Le Bourgeois.  
Fort touchante.

p139

Pour moi, sac à papier ! J' aime ce qu' elle chante !  
Oui, cette ancienne salle a vraiment l' air ouvert !  
Mais, ma foi ! Son costume est trop jaune et trop vert !  
avec galanterie au lutin.  
quoiqu' elle vaille moins que ce qu' elle dérobe,  
mon cher petit démon, j' aime mieux votre robe !  
Le Lutin, montrant l' ancienne salle.  
eh ! Qu' importe ! Elle a su venir au bon moment !  
Mais je parais, et d' elle il reste seulement,  
voyez ! Cet art bouffon qui fit sa jeune gloire !  
sur le mot voyez, un changement de costume  
s' exécute à vue. Le personnage représentant  
l' ancienne salle des folies concertantes disparaît  
et laisse voir à sa place un comédien vêtu d' un  
splendide costume bouffon.  
Le Comédien Bouffon.  
Oui, c' est moi, me voilà ! Vous savez mon histoire.  
Je naquis près des dieux antiques, mes voisins,  
sur un lourd chariot couronné de raisins !  
Puis, sur tous les tréteaux et sur toutes les  
planches  
j' ai fustigé le vent de mon rire aux dents blanches !  
En lançant, comme dit Hamlet : " des mots, des mots ! "  
j' ai distrait quelquefois le passant de ses maux !  
Polichinelle et clown, j' ai su, qu' on s' en souviene,

p140

joindre à l' humour anglais la verve italienne !  
J' aurai fini ma tâche et rempli mon devoir,  
si vous voulez aussi vous égayer à voir,  
au bruit de la crécelle et du tambour de basque,  
frissonner ma crinière et grimacer mon masque !  
Cherchez-vous la maison de Scapin ? C' est ici !  
Et les enfants seront les bienvenus aussi !  
ô gaîté ! Dans ce temple heureux où tu t' installes,

nous avons peint des fleurs et rembourré des stalles !  
au public, avec conviction.

messieurs, sur ces dossiers vraiment miraculeux,  
vous pourrez à loisir rêver des pays bleus !

Ces frêles ornements, ces riches arabesques,  
où court la fantaisie en dessins pittoresques,  
trahissent le cachet de leur peintre, qu' en bon  
français il faut nommer...

Le Bourgeois.

Il faut nommer...

Le Comédien Bouffon.

Cambon !

Craignez-vous que jamais le bon goût ne rature  
ces chefs-d' oeuvre ?

p141

Le Bourgeois.

Parlons un peu littérature.

Le Comédien Bouffon.

Nos acteurs ?

chacun des personnages qu' il nomme tour à tour entre  
en scène à mesure que son nom est prononcé ; puis  
tous finissent par former un tableau d' un aspect  
bouffon et poétique.

ils mettront la critique aux abois.

Quoiqu' ils soient si jolis, ils ne sont pas de bois !

Voyez ! C' est arlequin avec sa colombine,

ce joli couple en qui le poète combine

l' âme avec le bonheur se cherchant tour à tour,

et l' idéal avide, en quête de l' amour !

Voici léandre encor, voici polichinelle,

un gaillard vicieux comme la tour de Nesle !

Et le plus grand de tous, calme comme un romain

le plus spirituel, le plus vraiment humain,

formidable, et toujours plus grand que sa fortune,

mon cher ami pierrot, le cousin de la lune !

Isabelle ! Oiseau bleu qui chante en sa prison !

Et cassandre tremblant, sot comme la raison !

p142

Le Bourgeois.

Et que racontent-ils ?

Le Lutin.

Une histoire profonde,

toujours vieille et toujours jeune, comme le monde !

Colombine, cet ange au souple casaquin,  
a laissé ramasser son coeur par arlequin,  
un don juan de hasard, qui, gracieux et leste,  
fait chatoyer sur lui tout l' arc-en-ciel céleste !  
Restez, dit la raison ; fuyez, leur dit l' amour !  
Par les champs d' épis mûrs, baignés des feux du jour,  
par les noires forêts, par l' azur des grands fleuves,  
ils vont ! Mais soutenus dans toutes ces épreuves,  
le feuillage s' éclaire au bruit de leurs chansons ;  
un repas sort pour eux du milieu des buissons ;  
sur leurs pas, que dans l' air suivent des harmonies,  
des barques et des chars, poussés par les génies,  
leur offrent un abri sous des voiles flottants,  
et tout leur réussit, parce qu' ils ont vingt ans !

p143

chanson :

i

ce roman-là, c' est la vie !  
Que, sous le manteau des bois,  
l' âme et la lèvre ravie  
vont épeler à la fois !  
Dans leur humeur vagabonde,  
barbe grise et tête blonde  
le poursuivent tour à tour !  
Il n' est qu' une histoire au monde,  
c' est l' histoire de l' amour.

ii

beau pays de la féerie,  
que nul encor n' a trouvé,  
doux éden, terre fleurie,  
au moins nous t' avons rêvé !  
ô mes soeurs, ô filles d' ève,  
lorsqu' en mai frémit la sève,  
quand le ciel sourit au jour,

p144

pour nous il n' est qu' un beau rêve,  
c' est le rêve de l' amour !

iii

l' un sur sa lyre d' ivoire,  
sous les feux de l' Orient,  
dit en vers sacrés la gloire  
et son laurier verdoyant.  
Sous la pourpre ou la dentelle,

l' autre chante, ô Praxitèle,  
ta déesse au fier contour :  
mais la chanson immortelle  
c' est la chanson de l' amour.  
Le Bourgeois.  
C' est parfait !  
Le Comédien Bouffon.  
Cependant Cassandre avec léandre  
les poursuivent. Mais quoi ! Le beau-père et le gendre  
se déchirent la jambe à tous les traquenards !  
Tantôt on les fusille ainsi que des renards :  
ils se battent entre eux. L' un crie : on m' assassine !

p145

Pour l' autre, le bon vin se change en médecine.  
Cent mille soufflets, l' un sur l' autre copiés,  
alternent sans relâche avec les coups de pieds.  
Veulent-ils lire ? On voit se hausser la chandelle,  
qui revient, si plus tard on n' a plus besoin d' elle.  
Et, tandis que Léandre a gâté son pourpoint,  
et que le vieux barbon, toujours plus mal en point,  
est rossé par le diable et par son domestique,  
les amoureux, ravis au pays fantastique,  
s' enivrent dans les bois des senteurs du printemps,  
et tout leur réussit, parce qu' ils ont vingt ans !  
Le Lutin.  
Grâce à la fée, un jour, après tous ces longs jeûnes,  
les voilà mariés ! Ils sont beaux, ils sont jeunes !  
Sous un soleil tournant qui brille à ciel ouvert,  
dans un palais orné de paillon rouge et vert,  
on les unit, et l' air, rempli d' apothéoses,  
se teint de fleur de soufre, et d' azur et de roses !  
Le Comédien Bouffon.  
Pendant tout ce temps-là, doux, pensif et railleur,  
dérobant tout, mangeant et buvant du meilleur,

p146

et ne s' intéressant à rien, comme les sages,  
Pierrot s' est promené parmi les paysages,  
sans même seulement vouloir tourner les yeux  
vers la fée au char d' or, qui s' enfuit dans les cieux !  
Paresseux et gourmand, voilà dans quelle étoffe  
le gaillard est taillé !  
Le Bourgeois.  
C' est un grand philosophe !

Et j' aime le roman que vous m' avez conté.  
Le Comédien Bouffon, au lutin.  
c' est le plus beau de tous, il n' est pas dégoûté !  
au bourgeois, en lui montrant le groupe des  
danseuses.  
voulez-vous voir aussi nos nymphes bocagères  
et le choeur bondissant de nos danses légères ?  
Vous avouerez qu' auprès de vous Vestris marchait !  
aux danseuses, avec l' intonation consacrée.  
que la fête commence !  
aux musiciens de l' orchestre.  
hé ! Messieurs de l' archet !  
Ce petit monde-là n' attend qu' une cadence ;

p147

au bourgeois et au public.  
car pour vous réjouir tout cela chante et danse.  
Nous possédons au moins soixante-treize Ellsler.  
Le Bourgeois.  
Soixante-treize !  
Le Comédien Bouffon.  
Au moins ! Vous les verrez en l' air.  
Le Bourgeois.  
Devant mes yeux charmés quand vont-elles s' ébattre ?  
Le Comédien Bouffon.  
Demain ! En attendant, en voici toujours quatre !  
Le Bourgeois.  
Voyons.  
les danseuses exécutent un pas éblouissant de  
délire et de " réalisme. "  
Le Bourgeois, au comédien bouffon.  
sac à papier ! Je crois qu' une Péri,  
à vouloir devancer leurs ailes, eût péri !  
C' est divin ! Fougue ardente et grâce printanière !  
à Pierrot.  
mais que faisiez-vous donc à la saison dernière,  
mon ami ? Tâchiez-vous d' instruire en badinant ?

p148

Pierrot exprime qu' il n' a jamais songé à cela.  
ce que nous faisons, dit-il, nous dansions.  
Le Bourgeois.  
J' en suis bien aise ! Eh bien, chantez donc,  
maintenant !  
Le Comédien Bouffon.

Demandez, faites-vous servir ! Musette ou lyre !  
Romance tendre ou bien séguidille en délire !  
La ballade allemande ou les airs espagnols,  
à votre choix !  
montrant le lutin.  
voilà le nid des rossignols !  
le bourgeois emprunte à son tour le langage de  
la mimique, et exprime que, comme toujours, il  
sera fort heureux de se contenter avec ce qu' on  
lui donnera.  
chanson :  
Le Lutin.  
C' est ici que l' on oublie  
la pâle mélancolie :  
nous nous appelons folie,  
c' est ici qu' on rit encor !  
Accueillez nos babioles,  
laissez nos danses frivoles

p149

éveiller les chansons folles  
avec leurs clochettes d' or !  
Le Comédien Bouffon.  
Ah ! Souriez-nous ! Le cuivre  
n' empêchera pas de suivre  
notre chant de bonheur ivre !  
Nos habits sont tout luisants ;  
suivant la façon commune,  
nos poètes sans fortune,  
rêvent au clair de la lune,  
nos danseuses ont seize ans !  
tous les personnages et funambules forment des  
groupes autour desquels court une danse ivre de  
joie. La farce est jouée.  
OCCIDENTALES

p150

occidentale 1 ère " l' ombre d' éric " :  
si limayrac devenait fleur,  
il boirait les pleurs de l' aurore,  
et, penché sur le sein de flore,  
il renaîtrait à ce doux pleur.  
Son faux col serait sa corolle,  
et d' un lys aurait la couleur ;

j' en ferais des bouquets à Rolle,  
si Limayrac devenait fleur.

p151

Si Limayrac devenait fleur,  
ducing pourrait, à la chaumière,  
l' attacher à sa boutonnière  
et s' en faire une croix d' honneur.  
Sur les coteaux et dans les landes,  
enivré d' un rêve enchanteur,  
buloz en ferait des guirlandes,  
si Limayrac devenait fleur.  
Si Limayrac devenait fleur,  
j' en ornerais, près d' une haie,  
la houlette d' arsène Houssaye :  
je l' arracherais sans douleur.  
à côté d' une cucurbité,  
je le cueillerais en l' honneur  
de l' éditeur Jules Labitte,  
si Limayrac devenait fleur.  
Si Limayrac devenait fleur,  
je le mettrais dedans un vase,  
et quelquefois avec extase  
je l' aplatis sur mon cœur,

p152

séduit par son pistil attique,  
peut-être un jeune parfumeur  
nous en ferait de l' huile antique,  
si Limayrac devenait fleur.  
Hélas ! Limayrac n' est pas fleur  
et ne peut de parfums de menthe  
enivrer un corset d' amante  
ni l' habit noir d' un rédacteur.  
On ne peut faire de pommade  
avec son faux col séducteur :  
jetons au feu cette ballade,  
hélas ! Limayrac n' est pas fleur !  
novembre 1845 :

p153

occidentale 2 e " le mirecourt " :  
un jour Dumas passait : les divers gens de lettres  
devant son gousset plein s' inclinaient à deux mètres,

en murmurant : " ils sont trop verts ! "  
un mirecourt soudain, fait comme un vilain masque,  
fendit la foule, prit son twine par la basque,  
et lui fit cette scie en vers :  
" Alexandre Dumas, compresse de la presse,  
emplâtre universel posé sur sa détresse,  
moxa qu' elle se met partout,  
écoute-moi, pacha de ces maquets sans nombre,  
ombre de Scudéry, qui de gigogne est l' ombre,  
tu n' es qu' un pitre et qu' un berthoud !

p154

" tu gâtes le papier de quatre lamartines.  
Comme un féval trop plein tu répands tes tartines  
sur Carpentras et Draguignan ;  
ta machine à vapeur fait marcher trois cents plumes  
et tu fais un gâchis en trente-deux volumes  
des mémoires de d' Artagnan.  
" mais ton jour vient. Il faut dans le siècle qui  
tombe,  
que le premier-Paris sous lui creuse ta tombe !  
Dieu te garde un carcan de bois  
dans la démocratie, un journal de dentiste,  
dans les entre-filets du globe, et dans  
l' artiste,  
feuille qui paraît quelquefois !  
" porcher te dira : zut ! Dans le format du times  
tes vieux ours écriront les noms de tes victimes ;  
tu les entendas te crier :  
mort et damnation ! Et te traiter de cancre,  
tous ces foetus caducs, ces vieux ours teints de  
l' encre  
qui n' est plus dans ton encrier !

p155

" ceci t' arrivera, yacoub, sans que chambolle,  
solar ni girardin te soldent une obole  
sur le dernier trimestre échu ;  
lors même que Dumas, ainsi qu' abdolonyme,  
vieux et plantant ses choux, prendrait le  
pseudonyme  
de falempin ou barbanchu ! "  
Dumas avait un jonc en bois de sycomore,  
et près de lui Gautier, qui sur la tête more  
fait cinq cent vingt pour son écot :

docile au mirecourt, il lui laissa tout dire,  
pencha son front rêveur, puis avec un sourire  
fit : " as-tu déjeuné, Jacquot ? "  
octobre 1846 :

p156

occidentale 3 e " v... le baigneur " :  
v... tout plein d' insolence  
se balance  
aussi ventru qu' un tonneau,  
au-dessus d' un bain de siège,  
ô barège,  
plein jusqu' au bord de ton eau !  
Et le flot, comme une nonne  
qu' on chiffonne,  
sous le profil reflété  
de ce sultan ridicule  
se recule,  
se recule épouvanté.

p157

Chaque fois que la courroie,  
qui se ploie,  
passe à fleur d' eau dans son vol,  
on voit de l' eau qui s' agite  
sortir vite  
son pied bot et son faux col.  
Reste ici caché, demeure !  
Dans une heure,  
ô spectacle saugrenu !  
Comme actéon le profane  
vit diane,  
tu verras v... tout nu !  
On voit tout ce que calfate  
la cravate,  
et son regard libertin  
appelle comme remède  
à son aide  
Héloïse Florentin !

p158

Mais voyez le sybarite !  
Il hésite  
à finir ses doux ébats ;

toujours v... se balance  
en silence,  
et va murmurant tout bas :  
" ah ! Si j' étais en décembre  
à la chambre,  
j' étonnerais l' univers,  
et je pourrais de mon ombre  
faire nombre  
à côté de Monsieur Thiers !  
" j' obtiendrais une recette  
grassouillette  
pour avoir bien ânonné,  
et la sinécure molle,  
qui console  
des rigueurs de l' abonné !

p159

" je pourrais sur mon pupitre  
faire, en pitre,  
le bruit traditionnel,  
et, commençant une autre ère,  
ne plus traire  
le constitutionnel ! "  
ainsi se parle en monarque  
et s' embarque  
dans un rêve délirant,  
cet ancien apothicaire,  
qui sut faire  
éclore le juif errant !  
et cependant des coulisses  
ses complices  
vont tous prenant le chemin.  
Voici leur troupe frivole  
qui s' envolé,  
cigare aux dents, stick en main !

p160

En passant chacun s' étonne  
et chantonne,  
et lui dit sur l' air du tra :  
" oh ! La vilaine chenille  
qui s' habille  
si tard un soir d' opéra ! "  
avril 1846 :

p161

occidentale 4 e " la tristesse d' Oscar " :  
jadis le bel Oscar, ce rival de Lauzun,  
du temps que son habit vert pomme était dans un  
état difficile à décrire,  
et qu' enfin ses souliers, vainqueurs du pantalon,  
laissant à chaque pas des morceaux de talon,  
poussaient de grands éclats de rire ;  
du temps que son coachman, pâle comme un navet,  
se recourbait en plis tortueux, et n' avait  
plus de collet d' aucune sorte,  
aucun collet, pas même un collet né révoil,  
et que son vieux chapeau, tout dépourvu de poil,  
prenait des tons de colle-forte ;

p162

ô misère ! Du temps que, tournant au lasting,  
son pantalon, pareil aux tableaux de drolling,  
avait ce vernis dont tu lustres  
le gilet fabuleux de fontbonne et son frac,  
le bel Oscar disait à Paulin Limayrac,  
publiciste âgé de deux lustres :  
" dieux ! Que ne suis-je assis dans le palais-bourbon !  
Quand pourrai-je appeler Ledru-Rollin : mon bon !  
Et dire en voyant Buloz : qu' est-ce ?  
Et puis n' entendre plus dans quelque affreux recoin  
ce monstre me crier : tu n' iras pas plus loin !  
Quand je veux passer à la caisse.  
" ah ! Paulin, si j' avais de quoi payer le cens,  
je connaîtrais aussi ces billets de cinq cents  
qui sont les pommes de nos èves,  
j' aurais le rameau d' or qui dompte les tailleurs,  
et je verrais enfin des chemises ailleurs  
que parmi l' azur de mes rêves !

p163

" oui ! Je ferais remettre un verre à mon lorgnon !  
Paulin, j' échangerais ma panne et mon guignon  
contre l' aisance fantastique  
du baron de Rothschild, et, gagnant à ce troc,  
je peignerais alors mes moustaches en croc  
et j' y mettrais du cosmétique !  
" je dînerais chez Douix ! J' aurais des gants serins  
pour poser au balcon des théâtres forains,

et, profitant de son extase,  
j' abreuverais de luxe et de verres de rhum  
une divinité, reine des délass-com,  
de Montmartre ou du petit-laze ! "  
ainsi parlait Oscar, l' âme et les sens aigris,  
du temps qu' il arborait ces vastes chapeaux gris  
empruntés à d' anciens fumistes,  
et que, plein d' amertume, il nettoyait ses gants  
avec ces procédés beaux, mais extravagants,  
qui sont la gloire des chimistes.

p164

Il parlait, et ses yeux imitaient des poignards.  
Aujourd' hui, grâce aux voix de cinq cents montagnards,  
le voilà sorti de l' ornière  
et Bignan le célèbre en d' officiels chants ;  
c' est la rosette rouge et non la fleur des champs  
qui fleurit à sa boutonnière.  
Il rayonne, il est mis comme un notaire en deuil.  
Et cependant toujours parmi l' or de son oeil  
brille une perle lacrymale ;  
il erre, les regards cloués sur les frontons,  
triste comme un bonnet, ou comme des croûtons  
de pain, à l' école normale !  
Quel rêve peut troubler ce moderne Samson,  
qui sur le nez des siens pose, comme l' ourson,  
des discours carrés par la base,  
qui porte ses atours sur lui, comme Bias,  
et qui, dans les divers patois charabias,  
éclipse charamaule et baze ?

p165

Ah ! Quelque fiel toujours gâte notre hydromel !  
Oui, quelque chose encore attriste ce Brummel  
qui, mettant chaque amour en cage,  
effaçait les exploits du chevalier d' éon !  
Voilà ce qui l' agace : hier à l' odéon  
un voyou l' a pris pour bocage !  
juin 1848 :

p166

occidentale 5 e " le flan dans l' odéon " :  
avant que la brise adultère  
qui fait le charme des hivers,

n' émaille de recueils de vers  
les parapets du quai Voltaire ;  
avant que Chaumier Siméon  
n' ait publié ses hexamètres,  
allez, allez, ô gendelettres,  
manger du flan dans l' odéon !  
Des journaux qui mettent leur liste  
dans l' annuaire officiel,  
il n' en est pas qui sous le ciel  
soit plus mordoré que l' artiste.

p167

messieurs Arthur, Jule et Léon  
en sont les rédacteurs champêtres...  
allez, allez, ô gendelettres,  
manger du flan dans l' odéon !  
Il n' est pas de revue alpestre,  
pas de recueil ni de journal,  
soit chez Bertin ou Jubinal,  
où viennent, vers la saint-Sylvestre,  
plus de ces chevaliers d' éon  
moitié lorettes, moitié rêtres...  
allez, allez, ô gendelettres,  
manger du flan dans l' odéon !  
Nulle part, dans le ciel sans brise,  
les jeunes gens au coeur de feu  
ne regardent d' un oeil plus bleu  
la lune changer de chemise.  
Ainsi la voyait Actéon  
faire la planche sous les hêtres...  
allez, allez, ô gendelettres,  
manger du flan dans l' odéon !

p168

De l' artiste la grande actrice  
fut Asphodèle Carabas,  
Carabas, qu' avec son cabas  
Buloz guignait pour rédactrice.  
Hélas ! Changeant caméléon,  
l' artiste lui tourne les guêtres...  
allez, allez, ô gendelettres,  
manger du flan dans l' odéon !  
Un étranger vint à l' artiste,  
jeune, avec un air ahuri.  
était-ce un du charivari,

du furet, du feuilletoniste ?  
était-il le Timoléon  
des saint-almes et des virmaîtres... ?  
Allez, allez, ô gendelettres,  
manger du flan dans l' odéon !  
On ne savait. L' ange Asphodèle  
fit avec lui deux mille vers.  
Les vermots et les mantz divers  
derrière eux tenaient la chandelle.

p169

Ils jouaient de l' accordéon  
pour mieux accompagner ces mètres...  
allez, allez, ô gendelettres,  
manger du flan dans l' odéon !  
La lune était à la fin nue,  
et ses rayons, doux aux rimeurs,  
parmi le gaz des allumeurs  
découpaient en blanc sur la nue  
les chapiteaux du panthéon  
pareils à de grands baromètres...  
allez, allez, ô gendelettres,  
manger du flan dans l' odéon !  
Mais contre Asphodèle rageuses,  
des bas-bleus, confits par gannal,  
dans le salon vert du journal  
dansaient des polkas orageuses.  
Les élèves de l' orphéon  
leur chantaient les boeufs aux fenêtres...  
allez, allez, ô gendelettres,  
manger du flan dans l' odéon !

p170

On voit dormir au nid la caille  
qu' un vautour fauve lorgne en bas :  
telle s' endormait Carabas.  
Le jeune homme au lorgnon d' écaille,  
c' était le doux Napoléon  
citrouillard, l' un de nos vieux maîtres...  
allez, allez, ô gendelettres,  
manger du flan dans l' odéon !  
Voici bien une autre guitare !  
Citrouillard, ce dandy sans foi,  
la fit un jour, de par le roi,  
rédactrice du tintamarre !

elle y traduit Anacréon  
en vers de quatre centimètres...  
allez, allez, ô gendelettes,  
manger du flan dans l' odéon !  
septembre 1846 :

p171

occidentale 6 e " l' odéon " :  
le mur lui-même semble enrhumé du cerveau.  
Bocage a passé là. L' odéon, noir caveau,  
dans ses vastes dodécaèdres  
voit verdoyer la mousse. Aux fentes des pignons  
pourrissent les lichens et les grands champignons  
bien plus robustes que des cèdres.  
Tout est désert. Mais non, suspendu, sans clocher,  
le grand nez de Lucas fend l' air comme un clocher.  
Trop passionné pour Racine,  
un pompier, dont le dos servait de point d' appui  
à ce nez immoral, sans doute comme lui  
dans le sol avait pris racine.

p172

Ah ! Dit Mauzin touché de pareilles vertus,  
poète, pour calmer ces affreux hiatus  
dont eût rougi même un cipaye,  
et pour te voir tordu par ce rire usité  
chez les hommes qu' afflige une gibbosité,  
dis, que veux-tu que je te paye ?  
Que faut-il pour te voir plus gai que Limayrac ?  
Veux-tu que je t' apporte une cruche de rack ?  
Dis, que te faut-il pour que rie  
ta prunelle d' azur, pareille à des saphirs,  
et pour voir tes cheveux s' envoler aux zéphyr  
comme les crins de Vacquerie !  
Qui pourrait dissiper ton noir abattement ?  
Te faut-il les gants bleus de monsieur nettement,  
ou ce chapeau qui vient de Tarbe,  
le chapeau d' Almanzor, cet homme si barbu,  
qu' un barbier peut à peine, à moins d' avoir trop bu,  
en quatre ans lui faire la barbe !

p173

Pour sourire veux-tu le casque du pompier,  
plus brillant qu' un bonbon plié dans son papier

ou que l' argent d' une timbale ?  
Que veux-tu, rack, gants, feutre ou casque fait au  
tour ?  
- hélas ! Vieux, dit Lucas, dit l' homme au nez  
d' autour,  
il me faudrait une autre balle !  
juin 1848 :

p174

occidentale 7 e " bonjour, Monsieur Courbet ! "  
en octobre dernier j' errais dans la campagne.  
Jugez l' impression que je dus en avoir :  
telle qu' une négresse âgée avec son pagne,  
ce jour-là la nature était horrible à voir.  
Vainement fleurissaient le myrte et l' hyacinthe ;  
car au ciel, écrasant les astres rabougris,  
le profil de Grassot et le nez d' Hyacinthe  
se dessinaient partout dans les nuages gris.  
Des bâillements affreux défiguraient les antres,  
et les saules montraient, pareils à des tritons,  
tant de gibbosités, de goîtres et de ventres,  
que je les prenais tous pour d' anciens barytons.

p175

Les fleurs de la prairie, espoir des herboristes !  
- car ce siècle sans foi ne veut plus qu' acheter, -  
semblables aux tableaux des gens trop coloristes,  
arboraient des tons crus de pains à cacheter.  
Et, comme un paysage arrangé pour des kurdes,  
les ormes se montraient en bonnets d' hospodar :  
c' étaient dans les ruisseaux des murmures absurdes,  
et l' on eût dit les rocs esquissés par Nadar !  
Moi, saisi de douleur, je m' écriai : " Cybèle !  
Ouvrière qui fais la farine et le vin !  
Toi que j' ai vue hier si puissante et si belle,  
qui t' a tordue ainsi, nourrice au flanc divin ? "  
et je disais : " ô nuit qui rafraîchis les ondes,  
aurores, clairs rayons, astres purs dont le cours  
vivifiait son coeur et ses lèvres fécondes,  
étoiles et soleils, venez à mon secours ! "

p176

la déesse, entendant que je criais à l' aide,  
fut touchée, et voici comme elle me parla :

" ami, si tu me vois à ce point triste et laide,  
c' est que Monsieur Courbet vient de passer par là ! "  
et le sombre feuillage évidé comme un cintre,  
les gazons, le rameau qu' un fruit pansu courbait,  
chantaient : " bonjour, Monsieur Courbet le maître  
peintre !  
Monsieur Courbet, salut ! Bonjour, Monsieur  
Courbet ! "  
et les saules bossus, plus mornes et plus graves  
que feu les écrivains du journal de trévoux,  
chantaient en chœur avec des gestes de burgraves :  
" bonjour, Monsieur Courbet ! Comment vous  
portez-vous ? "  
une voix au lointain, de joie et d' orgueil pleine,  
faisait pleurer le cerf, ce paisible animal,  
et répondait, mêlée aux brises de la plaine :  
" merci ! Bien le bonjour, cela ne va pas mal. "

p177

tournant de ce côté mes yeux, -en diligence,  
je vis à l' horizon ce groupe essentiel :  
Courbet qui remontait dans une diligence,  
et sa barbe pointue escaladant le ciel !  
De mes odes plus tard ayant grossi les listes,  
et sur nos hélicons vivant en zingaro,  
j' ai composé ces vers, assez peu réalistes,  
pour un petit journal appelé figaro.  
c' est la feuille ingénue où Monsieur De Suttières,  
arborant sans vergogne un faux nez en corail,  
par son style auvergnat charme les culottières,  
et même porte ombrage à Ponson Du Terrail !  
octobre 1855 :

p178

occidentale 8 e " Nadar " :  
les soirs qu' au vaudeville, en ce moment sauvé,  
on donne une première  
représentation ; quand le gaz relevé  
couvre tout de lumière ;  
et, pour mieux éblouir de feux les vils troupeaux  
aux faces inconnues,  
quand, les littérateurs déposant leurs chapeaux,  
on voit leurs têtes nues ;  
chez tous ces rois à qui la notoriété  
enseigne ses allures,

oh ! Quel spectacle étrange en sa variété  
offrent les chevelures !

p179

Les unes ont l' aspect de l' ébène ; voici  
les châtaines, les fauves,  
et les beaux fronts de neige, et l' on remarque aussi  
le bataillon des chauves.  
C' est le brun Lherminier, Sasonoff et Murger,  
et Lemer, doux lévite.  
Leurs cheveux peuvent dire en chœur avec Burger :  
" hurrah ! Les morts vont vite ! "  
Louis Boyer, qui prit plus d' une alacier  
à plus d' un roi de garbe,  
dissimule son nez, organe essentiel,  
sous de grands flots de barbe.  
Son visage pourtant n' est pas seul envahi  
comme celui d' un serbe,  
et de goy, dont les mots ont un parfum d' äï,  
n' est pas non plus imberbe !

p180

Car le temps, qui sourit de se voir encensé  
par ceux dont il se joue,  
met, comme un lierre épars, ce feuillage insensé  
autour de notre joue !  
Louis Lurine, habile à bien lancer les dards,  
en a les tempes bleues.  
Asselineau pourrait fournir des étendards  
aux pachas à trois queues.  
Méry, chêne au milieu d' arbustes rabougris,  
a vaincu les épreuves ;  
il est majestueux et fort sous son poil gris  
comme les dieux des fleuves.  
Dumas qui pourrait seul, Phébus éthiopien,  
chanter la sage Hélène,  
abrite des éclairs son crâne olympien  
sous des touffes de laine ;

p181

Mirecourt dans son ombre, antre de noirs projets,  
tente de noyer Planche,  
et René Lordereau dans ses boucles de jais  
garde une mèche blanche.

Villemessant, mêlé, comme les vieux railleurs,  
de faune et de satyre,  
se coiffe en brosse. Et puis j' en passe, et des  
meilleurs !  
Mais qui pourrait tout dire ?  
Théo, roi de l' azur où la muse le suit,  
amant de la chimère,  
en secouant sa tête, à l' entour fait la nuit,  
comme un héros d' Homère,  
et Barrière qui va cherchant la vérité  
sans songer à sa gloire,  
montre pleins d' ouragans des yeux d' aigle irrité  
sous une forêt noire.

p182

à côté d' eux on voit les blonds : c' est Dumas fils,  
dont l' ample toison frise,  
c' est Gaiffe, dont la joue est neige, ivoire et lys,  
et la lèvre cerise.  
C' est Castille aux anneaux crêpés ; ses yeux ont lui  
pour quelque étrange rêve,  
et son chef lumineux brille comme celui  
de notre grand' mère ève.  
Voillemot resplendit comme un jeune Apollon.  
Fabuleux météore,  
sa tête radieuse au milieu d' un salon  
fait l' effet d' une aurore.  
Banville montre un front qui n' a rien de commun.  
à tort il l' accompagne  
de trois crins hérissés avec fureur, comme un  
savetier de campagne.

p183

Arsène Houssaye, à qui souvent, le coeur troublé,  
rêvent les jeunes filles,  
a des cheveux pareils à ceux des champs de blé  
tombant sous les faucilles.  
Ils sont d' or pâle ; ceux du poète nouveau  
qui, dans des vers bizarres,  
a nommé le public : " bête à tête de veau, "  
sont jaunes, fins et rares.  
La Madelène est rose, et Marchal est vermeil  
d' une façon hardie,  
mais Nadar sur son front aux comètes pareil  
arbore l' incendie !

décembre 1856 :

p184

occidentale 9 e " reprise de la dame " :  
mourir de la poitrine  
quand j' ai ces bras de lys,  
la lèvre purpurine,  
les cheveux de maïs  
et cette gorge rose,  
ah ! La vilaine chose !  
Quel poète morose  
est donc ce Dumas fils !

p185

Je fuis, pauvre colombe,  
le zéphyr accablant,  
je m' incline et je tombe  
comme un roseau tremblant,  
car, j' en ai fait le pacte,  
il faut qu' en femme exacte,  
au bout du cinquième acte  
j' expire en peignoir blanc !  
Pourtant, j' aime une vie  
qu' un immortel trésor  
poétise, ravie,  
dans un si beau décor ;  
j' aime pour mes extases  
les feux des chrysoptères,  
les rubis, les topazes,  
les tas d' argent et d' or !  
Paris est une ville  
où mille voyageurs  
cherchent au vaudeville  
de pudiques rougeurs,

p186

où toute jeune fille  
aux façons de torpille  
peut avoir ce qui brille  
aux vitres des changeurs !  
J' aime cette lumière  
qui, des lustres fleuris,  
tombe aux soirs de première  
sur ma poudre de riz,

quand, aux loges de face,  
ma petite grimace,  
malgré leur pose, efface  
cerisette et souris.  
J' aime qu' en ma fournaise  
un lingot fonde entier,  
et que, pour me rendre aise,  
avec un luxe altier  
qui ne soit pas un mythe,  
franchissant la limite,

p187

plus d' un caissier imite  
Grellet et Carpentier !  
J' aime que le vieux comte  
soit réduit aux abois  
en refaisant le compte  
des perles que je bois,  
enfin, cela m' allèche  
de sentir ma calèche  
voler comme une flèche  
par les détours du bois !  
J' aime que l' on me bouge  
un grand miroir princier,  
pour me poser ce rouge  
qui plaît à mon boursier,  
tandis que ma compagne,  
brune fille d' Espagne,  
sur l' orgue m' accompagne  
des chansons de Darcier !  
Mais surtout, quand, dès l' aube,  
s' éloigne mon sous-chef

p188

natif d' Arcis sur Aube,  
renvoyé d' un ton bref,  
dans ma main conquérante  
j' aime à tenir quarante  
nouveaux coupons de rente,  
et du papier Joseph !  
janvier 1857 :

p189

occidentale 10 e " marchands de crayons " :

Rose pleurait : un bon jeune homme  
voulut la consoler un brin.  
- " ah ! De quelque nom qu' on vous nomme,  
dit-elle, vous allez voir comme  
j' ai raison d' avoir du chagrin !  
" pour Meaux, ayant plié ma tente,  
en avril dernier je partis.  
J' allais hériter de ma tante,  
dont la dépouille aujourd' hui tente  
une foule de bons partis.

p190

" mais ce n' est pas dans la province  
que resplendit mon firmament :  
c' est ici que loge mon prince,  
l' homme pour qui mon coeur se pince,  
mon Arthur, mon tout, mon amant !  
" loin de lui mon âme est funèbre ;  
à sa voix qui me fait rêver  
j' étais docile comme un zèbre !  
C' est un individu célèbre :  
où pourrai-je le retrouver ?  
" car en vain mon regard se dresse !  
Comme Arthur ne m' a pas écrit,  
j' ignore en tout point son adresse.  
Comment donc faire avec adresse  
ce que mon désir me prescrit ?  
" ô tristesse ! Jusqu' à la lie  
je te savoure et je te bois.  
Sa rue, hélas ! Est démolie :  
je vois avec mélancolie  
que l' on y pose un mur de bois ! "

p191

" -ne pleurez pas, mademoiselle,  
dit le bon jeune homme éperdu  
à Rose, en se penchant vers elle ;  
vous allez voir avec quel zèle  
nous chercherons l' Arthur perdu !  
" puisqu' il s' agit d' un homme illustre,  
venez au bal de l' opéra.  
Vous le trouverez sous le lustre  
appuyé sur quelque balustre !  
Pour l' entrée, on vous la paiera. "  
les voici tous deux à la fête,

dans cet endroit, prestigieux  
depuis les tapis jusqu' au faîte,  
où la réunion est faite  
de ce que Paris a de mieux.  
Tout est couleur, lumière, flamme,  
et l' on s' étouffe à trépasser.  
Le bon jeune homme dit : -" madame,  
cherchez bien l' ami de votre âme  
parmi les gens qui vont passer !

p192

" a-t-il quelque prééminence  
sur l' élite de ces lions  
du report et de la finance,  
chez qui la moindre lieutenance  
vaut au moins quinze millions ?  
" voici le maître de Marseille,  
Lireux, Solar grave et pensif,  
Millaud, à qui Phébus conseille  
la bienfaisance, et qui s' éveille  
dans une maison d' or massif !  
" puis voici la cohorte insigne  
des artistes, cerveaux en fleur ;  
Hamon, gracieux comme un cygne,  
Galimard qui cherche la ligne,  
Préault, qui trouve la couleur !  
" puis Masson, fort de ses magies,  
et Couture, épris des hasards :  
tous deux à travers les orgies  
ont vu passer, de sang rougies,  
les ombres pâles des Césars.

p193

" voici Millet, voici Christophe,  
et tous les fils de Phidias,  
et Chenavard, ce philosophe,  
aveuglé par un bout d' étoffe  
que chiffonne en causant Diaz.  
" voici des acteurs, Hyacinthe,  
Frédéric, Fechter ; admirons  
Grassot, qu' on abreuve d' absinthe,  
et Gueymard, qui dans cette enceinte  
assourdit la voix des clairons !  
" puis voici les porteurs de lyre,  
les meilleurs Homères du jour,

ceux que vers son calvaire attire  
encore le double martyr  
fait de poésie et d'amour !  
" voici Musset, dieu de la ville,  
et Dupont maître de son pré,  
et Sainte-Beuve et Théophile,  
chanteur pour qui la muse file  
des jours tissés d'un fil pourpré.

p194

" voici Bouilhet, que tu conseilles,  
naïade antique au front de lys,  
Philoxène, amant de merveilles,  
qui, tout enfant, vit les abeilles  
baiser les lèvres de Myrtis.  
" puis, dans ce torrent qui s'épanche,  
voici les frères De Goncourt ;  
Mirecourt acharné sur Planche,  
et Monselet à la main blanche  
vers qui la renommée accourt.  
" orgueil des nouvelles déesses,  
voici les trois frères Lévy,  
tous si ruisselants de richesses  
que les banquiers et les duchesses  
les accostent d'un air ravi.  
" connais-tu l'homme plein d'audace  
devant ces hardis triumvirs,  
qui les regarde face à face,  
et dont la jeune presse efface  
l'ancien blason des Elzévir ?

p195

" c'est un fils d'Apollon et d'Ève,  
le typographe Malassis,  
que tout bas invoque sans trêve  
le poète inédit qui rêve,  
triste, et sur une malle assis.  
" voici Vitu, chez qui s'allie  
à l'esprit, l'or d'un podesta ;  
Fauchery, venu d'Australie  
avec cette douce folie  
que de Bohême il emporta ;  
" puis Lherminier des Amériques !  
Murger, aux pompons éclatants,  
vide tous ses écrans féeriques.

Gozlan jure que les lyriques  
dureront au plus cinquante ans !  
" ô soeur de l' aube orientale,  
regardez bien tous ces héros !  
Car ils sont le luxe qu' étale  
notre immortelle capitale :  
après eux tout n' est que zéros. "

p196

il dit. La malheureuse fille,  
ignorante de son destin  
et rapide comme une anguille,  
vers le flot confus qui fourmille  
leva ses deux pieds de satin.  
Sa vue à travers une houle  
plongea dans les rangs espacés  
des gens fameux ; puis dans la foule  
elle tomba, lys que l' on foule ! ... -  
ces timbaliers étaient passés.  
" -mais, hasarda tout bas son guide  
alors qu' elle reprit ses sens,  
quel peut donc être, enfant candide,  
l' homme célèbre, mais perfide,  
qui n' est pas parmi ces passants ?  
" il n' est pas peintre ? C' est étrange.  
Alors, quel succès est le sien ?  
Il n' est donc pas, non plus, mon ange,  
poète, ou bien agent de change ?  
Ni boursier ? Ni musicien ? "

p197

" -si, répondit-elle, il se pique  
d' être un merveilleux baryton,  
et, malgré son joli physique,  
il fait souvent de la musique  
avec son cornet à piston !  
" son bonnet brille comme un phare  
sur son costume officiel,  
lorsque, aux éclats de sa fanfare,  
le moineau franc tremble et s' effare  
et s' enfuit vers l' azur du ciel !  
" il aimait à faire tapage  
par les beaux jours pleins de rayons,  
assis en vêtement de page  
sur le sommet d' un équipage,

derrière un marchand de crayons !  
" que de fois j' ai voulu les suivre,  
mêlant mon coeur à l' instrument  
qui répand les notes de cuivre,  
comme la gargouille et la guivre  
se mêlent au noir monument !

p198

" car leurs coussins étaient deux trônes,  
quand mon Arthur sonnait du cor  
près de Mangin en galons jaunes,  
qui sent des plumets de deux aunes  
frissonner sur son casque d' or ! "  
janvier 1857 :

p199

occidentale 11 e " nommons couture ! " :  
puisque, hormis Couture,  
les professeurs  
qui font de la peinture  
sont des farceurs ;  
puisque ce dogmatiste  
mystérieux  
reste le seul artiste  
bien sérieux ;

p200

puisque seuls les gens pingres  
ont le dessein  
d' admirer encore Ingres  
et son dessin ;  
puisque tout ce qui cause  
dit que la croix  
fut offerte sans cause  
à Delacroix ;  
puisque toute la Souabe  
sait que Decamps  
n' a jamais vu d' arabe  
ni peint de camps ;  
puisque, même au bosphore,  
chacun saura  
que Fromentin ignore  
le Sahara ;

p201

puisque, sous les étoiles,  
l' univers n' est  
pas encombré des toiles  
que fait Vernet ;  
puisque l' homme féroce  
nommé Troyon  
ne connaît ni la brosse  
ni le crayon ;  
puisque dans nul ouvrage  
Rosa Bonheur  
ne rend le labourage  
avec bonheur ;  
puisqu' on doit sans alarme  
croiser le fer  
contre tous ceux que charme  
Ary Scheffer ;

p202

puisqu' en vain les osages,  
ont par lazzi  
loué les paysages  
de Palizzi ;  
puisque, sans argutie,  
on peut nier  
l' exacte minutie  
de Meissonier  
puisqu' à moins qu' on soit ivre  
de très-bon vin,  
on ne saurait pas vivre  
près d' un Bonvin ;  
puisque l' on ne réserve  
ni Daumier, ni  
l' étincelante verve  
de Gavarni ;

p203

puisqu' il faut les astuces  
d' un Esclavon  
pour célébrer les russes  
d' Adolphe Yvon ;  
foin des gens qui travaillent  
pour nous berner !  
Que tous les peintres aillent

se promener !  
Puisque seul il s' excepte  
avec grand sens,  
ah ! Que Couture accepte  
tout notre encens !  
Que lui seul soit Apelle !  
Que Camoëns  
ressuscité l' appelle  
aussi Rubens !

p204

Qu' il parle à ses apôtres !  
En iroquois !  
On ira dire aux autres  
de rester cois !  
Pose ton manteau sombre  
sur ce qu' ils font ;  
couvre-les de ton ombre,  
oubli profond !  
Et poursuis comme Oreste,  
fatalité,  
ce choeur dont rien ne reste,  
Couture ôté !  
janvier 1857 :

p205

occidentale 12 e " le critique en mal d' enfant " :  
ce critique célèbre est mort en mal d' enfant.  
Quel critique ! Il était fort comme un éléphant,  
vif et souple comme une anguille.  
S' il étirait un peu ses membres avec soin  
il enjambait la mer, et savait au besoin  
passer par le trou d' une aiguille.

p206

Au spectacle c' était charmant. Comme il jasait !  
l' article Frédérick, l' article Déjazet  
pour lui ne gardaient pas d' arcanes.  
Quant à ce qu' on appelle en ce temps-ci : " des mots ",  
il en laissait toujours au milieu des marmots  
sept ou huit au bureau des cannes.  
Il avait de l' esprit comme Jules Janin  
et comme Beaumarchais ; le sourcil léonin  
de ce Jupiter de la rampe

faisait tout tressaillir, Achilles, arlequins  
et gilles ; devant lui ces porte-brodequins  
étaient comme le ver qui rampe.  
Ce n' était qu' or et pourpre à tous ses dévidoirs.  
Des myrtes qu' il avait cueillis dans les boudoirs  
on eût chargé vingt dromadaires,  
et certe, il s' en fallait peu qu' il ne mît à bas  
la presse, la patrie et même les débats  
par ses succès hebdomadaires.

p207

On disait : " Prémарay, ce divin bijoutier,  
a pourtant le ciseau moins agile, et Gautier  
la touche moins fine et moins grasse ;  
Saint-Victor et Méry, coloristes vermeils,  
ne peignent pas si bien les cheveux des soleils :  
Janin lui-même a moins de grâce. "  
il n' était pas heureux pourtant. Devant son feu  
où parfois en silence il voyait d' un oeil bleu  
mourir en cendre un demi-stère,  
des spectres noirs, sortis du fond de l' encrier,  
le talonnaient. C' est bien le cas de s' écrire  
ici : " quel est donc ce mystère ? "  
ou bien il était triste en même temps que gai,  
mêlant de profundis avec ma mie, ô gué !  
telle en ces paysages qu' orne  
une blanche fontaine aux paillettes d' argent,  
la lune astre des nuits, folâtre mais changeant,  
montre ensemble et cache une corne.

p208

Tel vous pouvez le voir gravé par Henriquel ;  
et voici le fin mot : le malheur pour lequel,  
poussant des plaintes étouffées,  
il laissait tant languir son âme en désarroi,  
c' était de n' avoir pas d' enfants, comme ce roi  
qu' on voit dans les contes de fées.  
Parfois contemplant seul, le front chargé d' ennuis,  
les clous de diamants sur le plafond des nuits,  
il invoquait les muses, l' une  
ou l' autre, et leur disait : " érato, mon trésor !  
Thalie ! ô Melpomène à la chaussure d' or ! "  
il disait à la lune : " ô lune ! "  
" ne m' inspirerez-vous aucun ouvrage ? Rien ?  
Quoi ! Pas même un nouveau système aérien ?

Un livre sur l' architecture ?  
Un vaudeville, grand de toute ma hauteur ?  
Ne deviendrai-je point ce qu' on nomme un auteur  
dans les cabinets de lecture ?

p209

" oui, la gloire est à moi, j' ai su m' en emparer,  
et, ne produisant rien, je puis me comparer  
aux filles qu' on marie honnêtes ;  
je reste magnifique autant que paresseux,  
oui, mais ne pouvoir être à mon tour un de ceux  
qui montrent les marionnettes !  
" ni ce Lesage, hélas ! Ni cet abbé Prévost !  
Ni ce vieux Poquelin sur qui rien ne prévaut !  
Ni ce Ronsard, ni ce Malherbe !  
Danser toujours, pareil à Madame Saqui !  
Sachez-le donc, ô lune, ô muses, c' est ça qui  
me fait verdier comme de l' herbe !  
" oh ! Que ne puis-je, enflant cette bouche, hardi,  
hurler ces drames noirs que signe Bouchardy,  
ou bien par un grand élan d' aile,  
faire enfin, n' étant plus un eunuque au sérail,  
des romans comme ceux de Ponson Du Terrail  
ou du ténébreux La Landelle ! "

p210

il le faut, tôt ou tard un dénoûment a lieu.  
Or, la nymphe d' une eau thermale, ou quelque dieu  
mettant le nez à la fenêtre,  
voulut prendre en pitié l' illustre paria.  
Notre homme devint gros, et chacun s' écria :  
" quelque chose de fort va naître. "  
lui se tordait avec mille contorsions  
de gésine. ébloui par les proportions  
énormes de sa masse abrupte,  
le prenant pour un mont, Préault disait : " oh ! ça  
c' est Pélion, ou bien son camarade Ossa :  
allez-vous-en, que je le sculpte ! "  
et l' attente dura dix ans. Les médisants,  
comme un choeur de vieillards, répétèrent dix ans  
à la foule, en s' approchant d' elle :  
" tu prépares ton clair lorgnon, mais vainement.  
Va plutôt voir guignol que cet événement :  
le jeu n' en vaut pas la chandelle ! "

p211

enfin, pour accoucher le moderne Pança,  
on prit tout bonnement une épingle : on pensa  
le vider comme un oeuf d' autruche.  
Il ne sortit pas même, ô rage ! Une souris  
de ce ventre dont l' orbe excita nos souris :  
le critique était en baudruche !  
janvier 1857 :  
RONDEAUX

p212

poème " rolle n' est plus vertueux " :  
que l' aurore ait à son corsage  
cent mille fleurs pour entourage  
et teigne de rose le ciel,  
Rolle dort comme un immortel,  
sans s' inquiéter davantage.  
Mais que, sur sa lointaine plage,  
l' odéon donne un grand ouvrage,  
Rolle s' y rend, plus solennel  
que l' aurore.

p213

Ce facétieux personnage,  
dont, par un heureux assemblage,  
le patois traditionnel  
plaît au constitutionnel,  
aime mieux voir lever bocage  
que l' aurore.  
janvier 1846 :  
poème " Mademoiselle Page " :  
Page blanche, allons, étincèle !  
Car, ce rondeau, je le cisèle  
pour la reine de la chanson,  
qui rit du céleste enfançon  
et doucement vous le musèle.

p214

Zéphire l' évente avec zèle,  
et, pour ne pas vivre sans elle,  
titania donnerait son  
page.

Le bataillon de la Moselle  
à sa démarche de gazelle  
eût tout entier payé rançon.  
Cette reine sans écusson,  
c' est Cypris, ou Mademoiselle  
Page.  
août 1858 :

p215

poème " Arsène " :  
où sait-on mieux s' égarer deux, parmi  
les myrtes verts, qu' aux rives de la Seine ?  
Séduit un jour par l' enfant ennemi,  
Arsène, hélas ! Pour lui quitta la saine  
littérature, et l' art en a gémi.  
Trop attiré par les jeux de la scène,  
il soupira pour les yeux de Climène,  
comme un tircis en veste de Lami-Housset.  
Oh ! Que de fois, oeil morne et front blêmi,  
il cherche, auprès de la claire fontaine,  
sous quels buissons amour s' est endormi !  
Houlette en main, souriante à demi,  
plus d' une encor fait voir au blond Arsène  
où c' est.  
juillet 1849 :

p216

poème " Madame Keller " :  
quel air limpide et quel rayon de flamme  
a fait ce corps plus beau qu' une belle âme !  
Plus patient que les doigts du sommeil,  
quel blond génie avec son doigt vermeil  
de cette neige a su faire une trame ?  
Ses dents pourraient couper comme une lame  
les dents du tigre et de l' hippopotame,  
et son col fier à des lys est pareil.  
Quel air !  
Ovide seul, dans un épithalame,  
eût pu monter la timide réclame  
à la hauteur de ce corps de soleil ;  
Junon, Pallas, Vénus au bel orteil,  
même Betti, le cèdent à Madame  
Keller.  
janvier 1846 :

p217

poème " adieu, paniers " :

lyre d' argent, gagne-pain trop précaire,  
dont les chansons n' ont qu' un maigre salaire,  
je vous renie et je vous dis adieu.

Mieux vaut cent fois jeter nos vers au feu  
et fuir bien loin ce métier de galère.

En vain, ma lyre, à tous vous saviez plaire ;  
vous déplaitez à ce folliculaire  
de qui s' enflamme et gronde pour un jeu  
l' ire.

Vous n' avez pas, hélas ! De caudataire.

Vous n' enseignez au fond d' aucune chaire  
le japonais, le sanscrit et l' hébreu.

Cédez, ma mie, à ce critique en feu  
dont les arrêts ne peuvent pas se faire  
lire.

novembre 1845 :

p218

poème " à Désirée Rondeau " :

rondeau charmant, où ma rime dorée  
vient célébrer une femme adorée,  
dis ses attraits dont s' affole chacun,  
et ses cheveux pleins d' un si doux parfum,  
qu' eût enviés la Grèce au temps de Rhée.

Dis les amours qui forment sa chambrée ;  
et dis surtout à notre muse ambrée  
que son éloge aurait mieux valu qu' un  
rondeau !

Dis qu' en son nid, si cher à Cythérée,  
notre misère est souvent préférée  
au sac d' écus d' un mondor importun,  
et que toujours, pour le poète à jeun  
s' ouvrent les bras charmants de Désirée  
Rondeau.

novembre 1845 :

TRIOLETS

p219

poème " mort de Shakespere " :

Ducuing, cet ami de Ponsard,  
a bien dit son fait à Shakespere.

Ils étaient, avec le soudard  
Ducuing, sept amis de Ponsard :  
ils ont pris Shakespere à l' écart,  
et sous leurs coups Shakespere expire.  
Ducuing, cet ami de Ponsard,  
a bien dit son fait à Shakespere.  
janvier 1844 :

p220

poème " Néraut, Tassin et Grédelu " :  
Néraut, Tassin et Grédelu  
sont l' espoir de l' art dramatique.  
Roscius n' a jamais valu  
Néraut, Tassin et Grédelu.  
Grédelu serait mon élu  
pour jouer un roi fantastique.  
Néraut, Tassin et Grédelu  
sont l' espoir de l' art dramatique.  
décembre 1845 :  
poème " Néraut " :  
le grand mérite de Néraut  
lui vaut un renom légitime.  
La critique fait sonner haut  
le grand mérite de Néraut.

p221

à Nérac, Néraut, en héraut,  
obtiendrait un succès d' estime.  
Le grand mérite de Néraut  
lui vaut un renom légitime.  
poème " Tassin " :  
le beau Tassin, en matassin,  
n' est pas de ceux dont on se fiche.  
On n' habille pas sans dessein  
le beau Tassin en matassin  
on eut pris pour un faon, Tassin  
quand il figurait dans la biche.  
le beau Tassin, en matassin,  
n' est pas de ceux dont on se fiche.  
poème " Mademoiselle Michonnet " :  
Mademoiselle Michonnet  
est une actrice folichonne.

p222

Autrefois chacun bichonnait  
Mademoiselle Michonnet.  
Le public, qui la bouchonnait,  
dans ses dents aujourd' hui mâchonne.  
Mademoiselle Michonnet  
est une actrice folichonne.

août 1845 :

poème " académie royale de mus " :  
voulez-vous des jeux et des ris ?  
On en tient chez Monsieur Guillaume.  
Il fabrique rats et souris.  
Voulez-vous des jeux et des ris ?  
Il fournit le bal de Paris,  
le château-rouge et l' hippodrome.  
Voulez-vous des jeux et des ris ?  
On en tient chez Monsieur Guillaume.  
juillet 1846 :

p223

poème " du temps que Pilou poursuivait vainement  
Abd-El-Kader " :

Pilou veut prendre Abd-El-Kader :  
à ce plan le public adhère.  
Dans tout ce que l' Afrique a d' air,  
Pilou veut prendre Abd-El-Kader.  
Il voudrait le barricader,  
et que cet aigle manquât d' aire !  
Pilou veut prendre Abd-El-Kader,  
à ce plan le public adhère.

mai 1846 :

poème " âge de M Paulin Limayrac " :  
le jeune Paulin Limayrac  
est âgé de huit ans à peine.  
Il est englouti dans son frac,  
le jeune Paulin Limayrac.

p224

Il a beau boire de l' arack  
et prendre une mine hautaine,  
le jeune Paulin Limayrac  
est âgé de huit ans à peine.

mai 1846 :

poème " bilboquet " :  
cette malle doit être à nous,  
car c' est la malle de Voltaire.

Mettons-la sans dessus dessous :  
cette malle doit être à nous !  
Voltaire a légué ses bijoux  
à Lhomond, par-devant notaire.  
Cette malle doit être à nous,  
car c' est la malle de Voltaire.  
janvier 1859 :

p225

poème " élève de Voltaire ! " :  
as-tu lu Voltaire ? Non pas ;  
jamais, jamais, pas même en rêve.  
Allons, dis si tu nous trompas :  
as-tu lu Voltaire ? Non pas.  
Il suffit : je vais de ce pas  
t' annoncer comme son élève !  
As-tu lu Voltaire ? Non pas.  
Jamais, jamais, pas même en rêve.  
janvier 1859 :

poème " Perrin Dandin " :  
la gaîté d' un turc en exil  
rit dans la prose de Suttières.  
Je sais qu' on lui trouve au Brésil  
la gaîté d' un turc en exil.

p226

Que de papiers ! Que de sacs ! Il  
en a jusqu' aux jarretières !  
La gaîté d' un turc en exil  
rit dans la prose de Suttières.  
janvier 1859 :

poème " monsieur Homais " :  
non, Homais ne mourra jamais !  
Il revient en croquemitaine.  
Ce faux Arouet, c' est Homais :  
non, Homais ne mourra jamais.  
Il prend peu de mitaines ; mais  
on dit qu' il a pour ami Taine.  
Non, Homais ne mourra jamais !  
Il revient en croquemitaine.  
janvier 1859 :

p227

poème " Monsieur Jaspin " :

connaissez-vous Monsieur Jaspin  
de l' estaminet de l' Europe ?  
il a la barbe d' un rapin,  
connaissez-vous Monsieur Jaspin ?  
Chevelu comme un vieux sapin,  
il aime la brune et la chope.  
Connaissez-vous Monsieur Jaspin  
de l' estaminet de l' Europe ?  
il sait hurler avec les loups  
à l' estaminet de l' Europe.  
son esprit pique ainsi qu' un houx,  
il sait hurler avec les loups.  
L' ivoire en ses longs cheveux roux  
fait un labeur de Pénélope.  
Il sait hurler avec les loups  
à l' estaminet de l' Europe.  
décembre 1845 :

p228

poème " le divan Le Peletier " :  
ce fameux divan est un van  
où l' on vanne l' esprit moderne.  
Plus absolutiste qu' Yvan,  
ce fameux divan est un van.  
Des farceurs venus du Morvan  
y terrassent l' hydre de Lerne.  
Ce fameux divan est un van  
où l' on vanne l' esprit moderne.  
Là, Guichardet, pareil aux dieux,  
montre son nez vermeil et digne.  
Ici d' affreux petits Mayeux,  
là, Guichardet, pareil aux dieux.  
Mürger prodigue aux curieux  
de l' esprit à cent sous la ligne.  
Là, Guichardet, pareil aux dieux,  
montre son nez vermeil et digne.

p229

On voit le doux Asselineau  
près du farouche Baudelaire.  
Comme un moscovite en traîneau,  
on voit le doux Asselineau.  
Plus aigre qu' un jeune cerneau,  
l' autre est comme un Goethe en colère.  
On voit le doux Asselineau

près du farouche Baudelaire.  
On y rencontre aussi Babou  
qui de ce lieu fait sa capoue.  
Avec sa plume pour bambou  
on y rencontre aussi Babou.  
à sa gauche, un topinambou  
trousse une ode topinamboue.  
On y rencontre aussi Babou  
qui de ce lieu fait sa capoue.  
Près de l' harmonieux Stadler  
flamboie encor La Madelène.

p230

Emmanuel regarde en l' air,  
près de l' harmonieux Stadler.  
Voillemot voit dans un éclair  
passer la fantôme d' Hélène.  
Près de l' harmonieux Stadler  
flamboie encor La Madelène.  
Le divan près de l' opéra  
est un orchestre de voix fausses.  
On ne sait quel mage opéra  
le divan près de l' opéra.  
Ces immortels morts, on paiera  
pour contempler encor leurs fosses.  
Le divan près de l' opéra  
est un orchestre de voix fausses.  
septembre 1852 :  
A 1 AMI POUR PRIX TRAV. LITTER.

p231

mon ami, n' allez pas surtout vous soucier  
de la lettre qu' on vous apporte ;  
ce n' est qu' une facture, et c' est un créancier  
qui vient de sonner à la porte.  
Parcourant sans repos, dernier des voyageurs,  
les hélicons et les permisses,  
pour payer mes wagons, j' ai dû chez les changeurs  
escompter l' or de vos promesses.  
Vérité sans envers, que l' on nierait en vain,  
car elle est des plus apparentes,  
l' artiste ne peut guère, avec son luth divin,  
réaliser assez de rentes.

p232

Ainsi que la marmotte, il se sent mal au doigt  
à force de porter sa chaîne :  
toujours il a mangé le matin ce qu' il doit  
toucher la semaine prochaine.  
à moins qu' il soit chasseur de dots, et fait au tour,  
dieu sait quelle intrigue il étale  
pour ne pas déjeuner, plus souvent qu' à son tour,  
au restaurant de feu Tantale !  
Moi qui n' ai pas les traits de Bacchus, je ne puis  
compter sur ma beauté physique.  
Je suis comme la nymphe auguste dans son puits :  
je n' ai que ma boîte à musique !  
Ainsi, j' ai beau nommer l' amour " my dear child, "  
être un saint-George à nos escrimes,  
et faire encor pâlir le luxe de Rothschild  
par la richesse de mes rimes,

p233

je ne saurais avec tous ces vers, que paiera  
Buloz, s' il survit aux bagarres,  
d' avance entretenir des filles d' opéra,  
ni même acheter des cigares.  
Oui, moi que l' univers prendrait pour un richard,  
tant je prodigue les tons roses,  
je suis, pour parler net, semblable à cabochard :  
je manque de diverses choses.  
Le cabaret prétend que crédit est noyé,  
et, si ce n' est chez les osages,  
je m' aperçois enfin que l' argent monnoyé  
s' applique à différents usages.  
Je sais bien que toujours les cygnes aux doux chants,  
près des lédas archiduchesses,  
ont fait de jolis mots sur les filles des champs  
et sur le mépris des richesses ;

p234

Monsieur Scribe lui-même enseigne qu' un trésor  
cause mille angoisses amères ;  
mais je suis intrépide : envoyez-moi de l' or,  
je n' ai souci que des chimères !  
mars 1856 :  
VILLANELLE DE BULOZ

p235

j' ai perdu mon Limayrac :  
ce coup-là me bouleverse.  
Je veux me vêtir d' un sac.  
Il va mener, en cornac,  
la gazette du commerce.  
j' ai perdu mon Limayrac.  
Mon Limayrac sur Balzac  
savait seul pleuvoir à verse.  
Je veux me vêtir d' un sac.  
Pour ses bons d' almanach  
on tombait à la renverse.  
J' ai perdu mon Limayrac.

p236

Sans son habile mic-mac  
Sainte-Beuve tergiverse.  
Je veux me vêtir d' un sac.  
Il a pris son havresac,  
et j' ai pris la fièvre tierce.  
J' ai perdu mon Limayrac.  
à fumer, sans nul tabac !  
Depuis ce jour je m' exerce.  
Je veux me vêtir d' un sac.  
Pleurons, et vous de cognac  
mettez une pièce en perce !  
J' ai perdu mon Limayrac,  
je veux me vêtir d' un sac !  
octobre 1845 :  
ECRIT SUR 1 EXEMPLAIRE ODELETTES

p237

quand j' ai fait ceci,  
moi que nul souci  
ne ronge,  
la fièvre de l' or  
nous tenait encor :  
j' y songe !  
Pendant ces moments,  
comme les romans  
que fonde  
le joyeux About,

elle avait pris tout  
le monde !

p238

Vous rappelez-vous  
les efforts jaloux,  
les brigues,  
les peurs, les succès ?  
Le combat eut ses  
Rodrigues !  
Oh ! Qu' il fut ardent,  
hélas ! Moi pendant  
la lutte  
et son bruit d' enfer,  
j' essayais un air  
de flûte !  
juin 1858 :  
VILLANELLE DES PAUVRES HOUSSEURS

p239

un tout petit pamphlétaire  
voudrait se tenir debout  
sur le fauteuil de Voltaire.  
Je vois sous ce mousquetaire  
dont le manteau se découd,  
un tout petit pamphlétaire.  
Renvoyez au Finistère  
le grain frelaté qu' il moud  
sur le fauteuil de Voltaire.

p240

Il sera le caudataire  
du fameux Taine, et, par goût,  
un tout petit pamphlétaire.  
Prud' homme universitaire,  
il a l' air d' un marabout  
sur le fauteuil de Voltaire.  
Tirez, tirez-le par terre,  
car il a... pleuré partout  
sur le fauteuil de Voltaire.  
Ah ! Le mauvais locataire !  
Bah ! L' on raille et l' on absout  
un tout petit pamphlétaire.

Bornons là ce commentaire ;  
mais il a manqué... de tout  
sur le fauteuil de Voltaire.

p241

Le célèbre phalanstère  
nous a donné pour ragoût  
un tout petit pamphlétaire.  
Mons purgon, vite un clystère !  
Le pauvre homme écume et bout  
sur le fauteuil de Voltaire.  
Qui veut, dans son monastère,  
jeter Pindare à l'égout ?  
Un tout petit pamphlétaire.  
De Ferney jusqu' à Cythère,  
on rit de voir jusqu' au bout  
un tout petit pamphlétaire  
sur le fauteuil de Voltaire.  
décembre 1858 :  
CHANSON SUR L'AIR DES LANDRIRY

p242

voici l' automne revenu.  
Nos anges, sur un air connu,  
landriette,  
arrivent toutes à Paris,  
landriry.  
Ces dames, au retour des champs,  
auront les yeux clairs et méchants  
landriette,  
le sein rose et le teint fleuri,  
landriry.

p243

Mais celles qui n' ont pas quitté  
la capitale pour l' été,  
landriette,  
ont l' air bien triste et bien marri,  
landriry.  
Nos aspasia et nos sontag  
se promènent au ranelagh  
landriette,  
tristes comme un bonnet de nuit,

landriry.  
Elles ont vu fort tristement  
la clôture du parlement,  
landriette,  
leurs roses tournent en soucis,  
landriry.  
Il est temps que plus d' un banquier  
quitte Le Havre ou Villequier,  
landriette,  
car notre pactole est tari,  
landriry.

p244

Frison, naïs et brancador  
ont engagé leurs colliers d' or,  
landriette,  
et souris n' a plus de mari,  
landriry.  
Mais voici le temps des moineaux ;  
les vacances des tribunaux  
landriette,  
vont ramener l' argent ici,  
landriry.  
Car déjà, sur le boulevard,  
on voit des habits de Stuttgart  
landriette,  
et des vestes de Clamecy,  
landriry.  
Tout cela vient avec l' espoir  
d' aller à mabille, et de voir  
landriette,  
page et Mademoiselle Ozy,  
landriry.

p245

Le matin, avec bonne foi,  
ils tombent au café de foy,  
landriette,  
pour lire le charivari,  
landriry.  
Puis ils s' en vont, à leur grand dam,  
acquérir sur la foi de Cham,  
landriette,  
des jaquettes gris de souris,  
landriry.

Un moulinois de mes cousins  
contemple tous les magasins,  
landriette,  
avec un sourire ébahi,  
landriry.  
Et déjà, ce nouvel Hassan  
guigne un cachemire au persan,  
landriette,  
c' est pour charmer quelque péri,  
landriry.

p246

Il ira ce soir à Feydeau.  
Avant le lever du rideau,  
landriette,  
il s' écrira : " c' est du Grétry,  
landriry ! "  
courage amours, souvent frôlés !  
Demain les bijoux contrôlés  
landriette,  
se placeront à juste prix,  
landriry.  
Bon appétit, jeunes beautés,  
qu' adorent les prêtres bottés  
landriette,  
de cypris et de brididi,  
landriry.  
Vous allez guérir derechef  
par l' or et le papier joseph,  
landriette,  
vos roses et vos lys flétris,  
landriry.

p247

Si vous savez d' un air vainqueur  
mettre sur votre bouche en coeur  
landriette,  
les jeux, les ris et les souris,  
landriry.  
Si vous savez, à chaque pas,  
murmurer : " je ne polke pas,  
landriette, "  
vous allez gagner vos paris,  
landriry.  
Vous allez avoir des pompons,

des fleurettes et des jupons  
landriette,  
comme en portait la Dubarry,  
landriry.  
Vous aurez, comme en un sérail,  
plus de perles et de corail,  
landriette,  
qu' un marchand de Pondichéry,  
landriry.

p248

Plus d' étoiles en diamant  
qu' il ne s' en trouve au firmament  
landriette,  
ou dans un roman de Méry,  
landriry.  
Et cet hiver à l' opéra,  
où quelque Amadis vous paiera,  
landriette,  
vous poserez pour Gavarni,  
landriry.  
septembre 1846 :  
BALLADE CELEBRITES TEMPS JADIS

p249

dites-moi sur quel Sinai  
ou dans quelle manufacture  
est le critique Dufaï ?  
Où ? Sur quelle maculature  
Lalanne met-il sa rature ?  
Où sont les plâtres de Dantan,  
le globe et la caricature ?  
mais où sont les neiges d' antan ?  
Où Venet, par le sort trahi,  
a-t-il trouvé sa sépulture ?  
Mirecourt s' est-il fait spahi ?  
Mantz a-t-il une préfecture ?  
Où sont les habits sans couture,  
et Malitourne et Pelletan ?

p250

Où sont Clesinger et Couture ?  
Où sont Rolle des dieux haï,

Bataille, plus beau que nature,  
Cochinat, qui fut envahi  
tout vif, par la même teinture  
que jadis Toussaint-Louverture,  
et ce Rhéal qui mit Dante en  
français de maître d'écriture ?  
envoi :  
ami, quelle déconfiture !  
Tout s'en va, marchands d'orviétan  
et marchands de littérature :  
mais où sont les neiges d'antan ?  
novembre 1856 :  
VIRELAI A MES EDITEURS

p251

barbanchu nargue la rime !  
Je défends que l'on m'imprime !  
La gloire n'était que frime ;  
vainement pour elle on trime,  
car ce point est résolu.  
Il faut bien qu'on nous supprime :  
barbanchu nargue la rime !  
Le cas enfin s'envenime.  
Le prosateur chevelu  
trop longtemps fut magnanime.  
Contre la lyre il s'anime,

p252

et traite d'hurluberlu  
ou d'un terme synonyme  
quiconque ne l'a pas lu.  
Je défends que l'on m'imprime.  
Fou, tremble qu'on ne t'abîme !  
Rimer, ce temps révolu,  
c'est courir vers un abîme,  
barbanchu nargue la rime !  
Tu ne vaux plus un décime !  
Car l'ennemi nous décime,  
sur nous pose un doigt velu,  
et, dans son chenil intime,  
rit en vrai patte-pelu  
de nous voir pris à sa glu.  
Malgré le monde unanime,  
tout prodige est superflu.

Le vulgaire dissolu  
tient les mètres en estime :  
il y mord en vrai goulu !  
Bah ! Pour mériter la prime,

p253

tu lui diras : lanturlu !  
Je défends que l' on m' imprime.  
Molière au hasard s' escrime,  
c' est un bouffon qui se grime ;  
Dante vieilli se périmé,  
et Shakspeare nous opprime !  
Que leur art jadis ait plu,  
sur la récolte il a plu,  
et la foudre pour victime  
choisit leur toit vermoulu.  
C' était un régal minime  
que Juliette ou Monime !  
Descends de ta double cime,  
et, sous quelque pseudonyme,  
fabrique une pantomime ;  
il le faut, il l' a fallu.  
Mais plus de retour sublime  
vers Corinthe ou vers Solyme !  
Ciseleur, brise ta lime,  
barbanchu nargue la rime !

p254

Seul un réaliste exprime  
le beau rêche et mamelu :  
en douter serait un crime.  
Barbanchu nargue la rime !  
Je défends que l' on m' imprime.  
novembre 1856 :  
BALLADE DES TRAVERS DE CE TEMPS

p255

prudhomme, fier de montrer son bon goût,  
quand il écrit des lettres, les cachète  
d' un casque d' or ou flotte un marabout ;  
Camellia prend des airs de Nichette,  
et le docteur arbore une brochette.  
Dès l' an passé, Montjoye eut ce travers

d' aller au bal en bottes à revers ;  
sur votre front Courbet met des verrues,  
nymphe aux yeux d' or, sirène aux cheveux verts ;  
voici le temps pour les coquecigrues.

p256

Anges bouffis et vermeils, que partout  
l' humble passant peut appeler : " bichette, "  
dès que plutus dresse quelque ragoût,  
cent dalilas apportent leur fourchette.  
Amour les guide au bruit de sa pochette.  
Par le marteau forgé tout de travers,  
c' est un jupon d' acier qui sert d' envers  
aux fiers appas de ces femmes ventruës,  
et ce rempart terrasse les pervers :  
voici le temps pour les coquecigrues.  
On n' a plus d' or que pour Edmond About  
au moniteur ainsi que chez Hachette ;  
c' est pour lui seul que la marmite bout  
chez Désiré comme au café vachette ;  
c' est lui qu' on prise et c' est lui qu' on achète.  
Pourtant Venet écrit à l' univers ;  
Machin (du Tarn) dans des recueils divers  
offre au public des lignes incongrues,  
et Champfleury veut supprimer les vers :  
voici le temps pour les coquecigrues.

p257

envoi :  
mon cher François, vers la Touraine et vers  
vos lys, mes chants volent aux bosquets verts.  
Je sais qu' ils ont des rimes un peu crues :  
c' est que depuis ces dix ou douze hivers,  
voici le temps pour les coquecigrues.  
juillet 1856 :  
MONSIEUR COQUARDEAU, CHANT ROYAL

p258

roi des crétiens, qu' avec terreur on nomme,  
grand Coquardeau, non, tu ne mourras pas.  
Lépidoptère en habit de prudhomme,  
ta majesté t' affranchit du trépas,  
car tu naquis aux premiers jours du monde,

avant les cieux et les terres et l' onde.  
Quand le métal entrait en fusion,  
Titan, instruit par une vision  
que son travail durerait la semaine,  
fondit d' abord, et par provision,  
le front serein de la bêtise humaine.

p259

On t' a connu dans Athène et dans Rome :  
plus tard Colomb t' a vu sous les pampas.  
Mais sur tes yeux de vautour économe  
se courbait l' arc d' un sourcil plein d' appas,  
et le sommet de ta tête profonde  
a resplendi sous la crinière blonde.  
Que Gavarni tourne en dérision  
tes six cheveux ! Avec décision  
le démêloir en toupet les ramène :  
un dieu scalpa, comme l' occasion,  
le front serein de la bêtise humaine.  
Tu te rêvais député de la Somme  
dans les discours que tu développas,  
et, beau parleur grâce à ton majordome,  
on te voit fier de tes quatre repas.  
Lorsqu' en s' ouvrant ta bouche rubiconde  
verse au hasard les trésors de Golconde,  
on cause bas, à ton exclusion,  
ou chacun rêve à son évacion.  
Tu n' as jamais connu ce phénomène :

p260

mais l' ouvrier doubla l' illusion  
le front serein de la bêtise humaine.  
Comme Pâris, tu tiens toujours la pomme.  
Dans ton salon, meublé d' un fier lampas,  
on boit du lait et du sirop de gomme,  
et tu n' y peux, selon toi, faire un pas  
sans qu' à ta flamme une flamme réponde.  
Dans tes miroirs tu te vois en Joconde.  
Jamais pourtant, coeur plein d' effusion,  
tu n' oublias ta chère infusion  
pour les rigueurs d' Iris ou de Climène.  
L' espoir fleurit avec profusion  
le front serein de la bêtise humaine.  
à ton café, tu te dis brave comme  
un perceval, et toi-même écharpas

le rude Arpin ; ta chiquenaude assomme.  
Lorsque tu vas, les jambes en compas,  
on croirait voir un héros de la fronde,  
ou quelque preux, vainqueur de Trébizonde.

p261

Mais, évitant, avec précision  
l' éclat fatal d' une collision,  
tu vis dodu comme un chapon du Maine,  
pour sauver mieux de toute lésion  
le front serein de la bêtise humaine.  
envoi :  
prince des sots, un système qu' on fonde,  
à son aurore a soif de ta faconde.  
Toi, tu vivais dans la prévision  
et dans l' espoir de cette invasion :  
le réalisme est ton meilleur domaine,  
car il charma dès son éclosion  
le front serein de la bêtise humaine.  
novembre 1856 :  
MONSELET D'AUTOMNE, PANTOUM

p262

l' automne est doux ; adieu, libraires !  
L' oiseau chante dans le sillon.  
Monselet dit à ses confrères :  
" êtes-vous or pur ou billon ? "  
l' oiseau chante dans le sillon,  
le ciel dans les vapeurs s' allume.  
" êtes-vous or pur ou billon ?  
Répondez, soldats de la plume. "  
le ciel dans les vapeurs s' allume :  
ma mie, il faut aller au bois.  
" répondez, soldats de la plume,  
ne parlez pas tous à la fois. "

p263

ma mie, il faut aller au bois,  
là-bas où la brise soupire.  
" ne parlez pas tous à la fois :  
lequel de vous est un Shakspere ? "  
là-bas où la brise soupire,  
il fait bon pour les coeurs souffrants :

" lequel de vous est un Shakspere ?  
Lequel est Balzac ? Soyez francs. "  
il fait bon pour les coeurs souffrants :  
sur la mousse je veux qu' on m' aime.  
" lequel est Balzac ? Soyez francs.  
-Balzac ? Dit chacun, c' est moi-même. "  
sur la mousse je veux qu' on m' aime,  
de la seule étoile aperçu.  
-" Balzac ? Dit chacun, c' est moi-même. "  
Monselet rit comme un bossu.  
De la seule étoile aperçu,  
qu' un baiser de feu me dévore !  
Monselet rit comme un bossu.  
Bon biographe, ris encore !

p264

Qu' un baiser de feu me dévore !  
Hélas ! Le bonheur est si court !  
Bon biographe, ris encore,  
on n' entendra plus Mirecourt.  
Hélas ! Le bonheur est si court !  
ô désirs vains et téméraires !  
On n' entendra plus Mirecourt,  
l' automne est doux : adieu, libraires !  
septembre 1856 :  
REALISME

p265

grâces, ô vous que suit des yeux dans la nuit brune  
le pâtre qui vous voit, par les rayons de lune,  
bondir sur le tapis folâtre des gazons,  
dans votre vêtement de toutes les saisons !  
Et toi qui fais pâmer les fleurs quand tu respirez,  
fleur de neige, ô Cypris ! Toi, mère des sourires,  
dont le costume entier, même après fructidor,  
se compose de lys avec des frisons d' or !  
Et toi, rouge Phébus, dieu ! Lumière ! épouvante !  
Toi que Délos révère et que Ténédos vante,  
toi qui, dans ta fureur, lances au loin des traits  
et qu' à présent on force à faire des portraits,  
partisan des linons et des minces barèges,

p266

patron des fabricans d'ombrelles, qui protèges  
Chryse, et qui ceins de feux la divine Cilla,  
regardez ce que font ces imbéciles-là !  
Regardez ces farceurs en costume sylvestre !  
Ils agitent leurs bras comme des chefs d'orchestre ;  
il se sont tous grisés de bière chez Andler,  
et les voici qui vont graves, les yeux en l'air,  
rouges pourpre, dirait Mathieu, quant au visage,  
et curieux de voir un bout de paysage.  
Ils plantent en cerceaux des manches à balais,  
et se disent : " voilà des arbres, touchez-les ! "  
sur le bord d'un trottoir ils vident leur cuvette  
en s'écriant : " la mer ! Je vois une corvette ! "  
un singe passe au dos d'un petit savoyard,  
ils murmurent : " amis, saluons ce boyard ! "  
embusqués en troupeaux à l'angle de trois rues,  
sur les fronts des passants ils collent des verrues,  
puis, abordant leur homme avec un air poli :  
" monsieur, demandent-ils, ce nez est-il joli ?  
Vous aimez les nez grecs, c'est là ce qui vous trompe !  
Oh ! Laissez-moi vous coudre à la place une trompe ! "  
celui-ci, rencontrant Marinette ou Marton,

p267

lui met sur le visage un masque de carton ;  
celui-là vous arrête et vous souffle la panse,  
et répète : " le beau n'est pas ce que l'on pense ! "  
bientôt, grâce à leurs soins d'artistes, autour d'eux  
la foule a pris l'aspect d'un cauchemar hideux :  
ce ne sont qu'oriflans, caprilmuges, squelettes,  
stryges entrechoquant leurs gueules violettes,  
mandragores, dragons, origes, loups-garous,  
tarasques ; c'est alors que le plus fort d'eux tous,  
de la voix d'un mouton qu'on égorgerait, bêle :  
" par Ornans et le Doubs ! Que la nature est belle ! "  
extasiés alors des sourcils à l'orteil,  
effarés, éblouis, prenant pour le soleil  
la chandelle à deux sous que Margot leur allume,  
ils cherchent l'ébauchoir, les brosses ou la plume,  
et, comme bilboquet pour le maire de Meaux,  
au lieu d'être humains, ils font des animaux  
encore non classés par les naturalistes :  
excusez-les, seigneur, ce sont des réalistes !  
Mais, puisqu'au lieu de lire un livre de crétin,  
j'aime à sentir au bois les muguet et le thym ;  
puisque la foi nouvelle a des argyraspides

p268

qui heurtent leur fer-blanc ; puisque les moins  
stupides  
de ce temps sont encor les faiseurs de rébus,  
ô Cypris aux cheveux de flamme, et toi, Phébus !  
Puisque je ne suis pas, moi charmé dans vos fêtes,  
de l' avis de Gozlan, sur ce que les poètes  
durent un demi-siècle à peine ; puisque j' ai  
pour maîtres de bon sens Phyllis et Lalagé ;  
puisque j' aime bien mieux faire voler des bulles  
de savon, que d' écrire une oeuvre aux funambules,  
et puisque, même en grec, sans le père Brumoy,  
les grecs valaient monsieur chose, permettez-moi,  
au lieu de voir courir tous ces porteurs de chaînes,  
de me coucher pensif sous l' ombrage des chênes !  
Permettez-moi d' y vivre inutile, étendu  
sur l' herbe, m' enivrant d' un frisson entendu,  
et d' admirer aussi la rose coccinelle,  
et d' aider seulement de ma voix fraternelle,  
cependant que rugit cette meute aux abois,  
le champignon sauvage à pousser dans les bois !  
janvier 1857 :

MEDITATION POETIQUE LITTERAIRE

p269

on écrivait naguère, en ces temps romantiques  
où les chants de Ducis étaient des émétiques,  
où, sans pourpoint cinabre, on se voyait banni ;  
où prudhomme, ventru comme une calebasse,  
était jeté vivant dans une contre-basse  
pour avoir contesté les vers de hernani.  
on écrivait, tandis que maintenant on gèle.  
Où sont les Antony, les Ruy-Blas, les  
Angèle,  
et ces jours, morts hélas !  
Où Frédérick, faisant revivre Aristophane,  
sous le mépris des sots et la robe d' un âne  
cachait tragaldabas !

p270

On écrivait, au sein de l' antique Bohème  
où le chat de Mimi brillait sur le poème,

où Schaunard éperdu, dédaignant tout poncif,  
si quelqu' un devant lui vantait sa pipe blonde,  
lui répondait : " j' en ai pour aller dans le monde  
une plus belle encore, " et devenait pensif.  
Aujourd' hui Weill possède un bouchon de carafe,  
Arsène a des maisons, Nadar est photographe,  
Véron maître-saigneur,  
Fournier construit des bricks de papier, et les mâte,  
Henri La Madelène a fait du carton-pâte :  
lequel vaut mieux, seigneur ?  
décembre 1856 :  
MA BIOGRAPHIE A HENRI D'IDEVILLE

p271

le torrent que baise l' éclair  
sous les bois qui lui font des voiles,  
murmure, ivre d' un rythme clair,  
et boit les lueurs des étoiles.  
Il roule en caressant son lit  
où se mirent les météores,  
et, plein de fraîcheur, il polit  
des cailloux sous ses flots sonores.

p272

Tel, je polissais, cher Henri,  
des vers que vous aimez à lire,  
depuis le jour où m' a souri  
le choeur des joueuses de lyre.  
J' ai voulu des amours constants  
et, sans me ranger à la mode,  
j' ai chéri les cris éclatants  
et les belles fureurs de l' ode.  
Quand, tout jeune, j' allais rêvant  
avec ma libre et fière allure,  
ce fut le caprice du vent  
qui me peignait la chevelure.  
C' est au fond du détroit d' Hellé  
que j' ai voulu chercher mes rentes,  
et je n' ai jamais plus filé  
qu' un lys au bord des eaux courantes.

p273

Mais parfois, lorsque, triomphant,

j' enfourchai mes hardis pégases,  
tombaient de mes lèvres d' enfant  
les diamants et les topazes.  
J' ai touché les crins des soleils  
dans les infinis grandioses,  
et j' ai trouvé des mots vermeils  
qui peignent la couleur des roses !  
Je vins, chanteur mélodieux,  
et j' ouvris ma lèvre enchantée,  
et sur les épaules des dieux  
j' ai remis la pourpre insultée.  
Un instant, le long du chemin  
où des fous m' en ont fait un crime,  
j' ai tenu bien haut dans ma main  
le glaive éclatant de la rime !

p274

Sans repos je me suis voué  
au destin d' embraser les âmes :  
peut-être ai-je encor secoué  
trop peu de rayons et de flammes.  
Qu' un plus grand fasse encore un pas,  
chercheur de la lumière blonde !  
Ami, je ne suis même pas  
la plus belle fille du monde.  
juin 1858 :  
A AUGUSTINE BROHAN

p275

Thalie, amante des grands coeurs,  
voix éloquente et vengeresse,  
j' ai bu les amères liqueurs :  
prends mes chansons, bonne déesse.  
Berce-les au bruit des grelots !  
Muse au beau front, nymphe homérique,  
de ta lèvre coule à grands flots  
notre inspiration lyrique.  
Ton rire, comme un clair soleil,  
épanouit les gaîtés franches,  
pourpre vive, rosier vermeil,  
éblouissement de dents blanches !

p276

Que de fois, chancelant encor  
sous le mal dont je suis la proie,  
tes accents de cristal et d' or  
m' ont rendu la force et la joie !  
Oh ! Que de fois j' ai mendié  
l' enthousiasme et l' ironie  
sur le théâtre incendié  
par les éclairs de ton génie !  
C' est pourquoi, ne dédaigne pas  
le pur diamant de mes rimes,  
nymphé, dont j' ai baisé les pas  
sur la neige des grandes cimes.  
Car sur ton front céleste a lui  
l' ardent rayon qui me déchire,  
et nous nous aimons en celui  
qui nous a légué son martyre.

p277

ô spectacle trois fois divin  
de voir une telle écolière  
trempé sa bouche dans le vin  
dont s' enivra le grand Molière !  
Toi qui le charmes au tombeau,  
Thalie, Augustine, âme élue  
pour ce délire encor si beau,  
l' ode est ta soeur, et te salue.  
septembre 1858 :  
LA SAINTE BOHEME

p278

par le chemin des vers luisants,  
de gais amis à l' âme fière  
passent aux bords de la rivière  
avec des filles de seize ans.  
Beaux de tournure et de visage,  
ils ravissent le paysage  
de leurs vêtements irisés  
comme de vertes demoiselles,  
et ce refrain, qui bat des ailes,  
se mêle au vol de leurs baisers :

p279

avec nous l' on chante et l' on aime,

nous sommes frères des oiseaux.  
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,  
et vive la sainte bohème !  
Fronts hâlés par l' été vermeil,  
salut bohèmes en délire !  
Fils du ciseau, fils de la lyre,  
prunelles pleines de soleil !  
L' aîné de notre race antique  
c' est toi, vagabond de l' Attique,  
fou qui vécut sans feu ni lieu,  
ivre de vin et de génie,  
le front tout barbouillé de lie  
et parfumé du sang d' un dieu !  
Avec l' on chante et l' on aime,  
nous sommes frères des oiseaux.  
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,  
et vive la sainte bohème !

p280

Pour orner les fouillis charmants  
de vos tresses aventureuses,  
dites, les pâles amoureuses,  
faut-il des lys de diamants ?  
Si nous manquons de pierreries  
pour parer de flammes fleuries  
ces flots couleur d' or et de miel,  
nous irons, voyageurs étranges,  
jusque sous les talons des anges  
décrocher les astres du ciel !  
Avec nous l' on chante et l' on aime,  
nous sommes frères des oiseaux.  
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,  
et vive la sainte bohème !  
Buvons au problème inconnu  
et buvons à la beauté blonde,  
et, comme les jardins du monde,  
donnons tout au premier venu !

p281

Un jour nous verrons les esclaves  
sourire à leurs vieilles entraves,  
et, les bras enfin déliés,  
l' univers couronné de roses,  
dans la sérénité des choses  
boire aux dieux réconciliés !

Avec nous l' on chante et l' on aime,  
nous sommes frères des oiseaux.  
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,  
et vive la sainte bohème !  
Nous qui n' avons pas peur de dieu  
comme l' égoïste en démente,  
au-dessus de la ville immense  
regardons gaîment le ciel bleu !  
Nous mourrons ! Mais, ô souveraine !  
ô mère ! ô nature sereine !  
Que glorifiaient tous nos sens,  
tu prendras nos cendres inertes

p282

pour en faire des forêts vertes  
et des bouquets resplendissants !  
Avec nous l' on chante et l' on aime,  
nous sommes frères des oiseaux.  
Croissez, grands lys, chantez ruisseaux,  
et vive la sainte bohème !  
juin 1847 :  
BALLADE DE LA VRAIE SAGESSE

p283

mon bon ami, poète aux longs cheveux,  
joueur de flûte à l' humeur vagabonde,  
pour l' an qui vient je t' adresse mes voeux :  
enivre-toi, dans une paix profonde,  
du vin sanglant et de la beauté blonde.  
Comme à Noël, pour faire réveillon  
près du foyer en flamme, où le grillon  
chante à mi-voix pour charmer ta paresse,  
toi, vieux gaulois et fils du bon Villon,  
vide ton verre et baise ta maîtresse.

p284

Chante, rimeur, ta Jeanne et ses grands yeux  
et cette lèvre où le sourire abonde ;  
et que tes vers à nos derniers neveux,  
sous la toison dont l' or sacré l' inonde,  
la fassent voir plus belle que Joconde.  
Les amours nus, pressés en bataillon,  
ont des rosiers broyés le vermillon

sur le beau sein de cette enchanteresse.  
Ivre déjà de voir son cotillon,  
vide ton verre et baise ta maîtresse.  
Une bacchante, aux bras fins et nerveux,  
sur les coteaux de la chaude Gironde,  
avec ses soeurs, dans l' ardeur de ses jeux,  
pressa les flancs de sa grappe féconde  
d' où ce vin clair a coulé comme une onde.  
Si le désir, aux yeux d' émerillon,  
t' enfonce au coeur son divin aiguillon,  
profites-en ; l' âme, disait la Grèce,  
a pour nous fuir l' aile d' un papillon :  
vide ton verre et baise ta maîtresse.

p285

envoi :  
ma muse, ami, garde le pavillon.  
S' il est de pourpre, elle aime son haillon,  
et me répète à travers son ivresse,  
en secouant son léger carillon :  
vide ton verre et baise ta maîtresse.  
décembre 1856 :

LE SAUT DU TREMLIN

p286

clown admirable, en vérité !  
Je crois que la postérité,  
dont sans cesse l' horizon bouge,  
le reverra, sa plaie au flanc.  
Il était barbouillé de blanc,  
de jaune, de vert et de rouge.  
Même jusqu' à Madagascar  
son nom était parvenu, car  
c' était selon tous les principes  
qu' après les cercles de papier,  
sans jamais les estropier  
il traversait le rond des pipes.

p287

Il s' élevait à des hauteurs  
telles, que les autres sauteurs  
se consumaient en luttes vaines.  
Ils le trouvaient décourageant,

et murmuraient : " quel vif-argent  
ce démon a-t-il dans les veines ? "  
tout le peuple criait : " bravo ! "  
mais lui, par un effort nouveau,  
semblait roidir sa jambe nue,  
et, sans que l' on sût avec qui,  
cet émule de la saqui  
parlait bas en langue inconnue.  
C' était avec son cher tremplin.  
Il lui disait : " théâtre, plein  
d' inspiration fantastique,  
tremplin qui tressailles d' émoi  
quand je prends un élan, fais-moi  
bondir plus haut, planche élastique !

p288

" frêle machine aux reins puissants,  
fais-moi bondir, moi qui me sens  
plus agile que les panthères,  
si haut que je ne puisse voir  
avec leur cruel habit noir  
ces épiciers et ces notaires !  
" par quelque prodige pompeux,  
fais-moi monter, si tu le peux,  
jusqu' à ces sommets où, sans règles,  
embrouillant les cheveux vermeils  
des planètes et des soleils,  
se croisent la foudre et les aigles.  
" plus haut encor, jusqu' au ciel pur !  
Jusqu' à ce lapis dont l' azur  
couvre notre prison mouvante !  
Jusqu' à ces rouges orientes  
où marchent des dieux flamboyants,  
fous de colère et d' épouvante.

p289

" plus loin ! Plus haut ! Je vois encor  
des boursiers à lunettes d' or,  
des critiques, des demoiselles  
et des réalistes en feu.  
Plus haut ! Plus loin ! De l' air ! Du bleu !  
Des ailes ! Des ailes ! Des ailes ! "  
enfin, de son vil échafaud,  
le clown sauta si haut, si haut,  
qu' il creva le plafond de toiles

au son du cor et du tambour,  
et, le coeur dévoré d' amour,  
alla rouler dans les étoiles.  
février 1857 :

Súmese como [voluntario](#) o [donante](#) , para promover el crecimiento y la difusión de la [Biblioteca Virtual Universal](#).

Si se advierte algún tipo de error, o desea realizar alguna sugerencia le solicitamos visite el siguiente [enlace](#).

